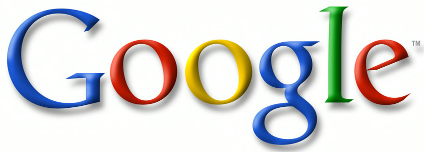




L'ABBÉ CONSTANTIN

COMÉDIE

CRÉMIEUX ET DECOURCELLE

NEW YORK - CINCINNATI - CHICAGO
AMERICAN · BOOK · COMPANY

[illegible]

L'ABBÉ CONSTANTIN

[illegible]

[illegible]

[illegible]

EDITED FOR SCHOOL USE

BY

VICTOR E. FRANÇOIS

INSTRUCTOR IN FRENCH IN THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

[illegible]

[illegible]

L'ABBÉ CONSTANTIN

W. P. I

NOTICE BIOGRAPHIQUE[1]

LUDOVIC HALÉVY

> "On m'a souvent reproché d'être un homme "heureux et je n'ai jamais fait difficulté de "reconnaître que cette accusation est pleine- "ment justifiée." — L. HALÉVY. Discours de réception à l'Académie Française, le 5 février 1886.

LUDOVIC HALÉVY est né à Paris en 1834. Son père, Léon Halévy (1802–1883), était un homme de lettres bien connu par ses nombreux travaux : poèmes, traductions d'écrivains anciens et modernes, livres sur la philosophie, la littérature et l'histoire, enfin pièces de théâtre de tout genre. Le fameux compositeur, Fromental Halévy (1799–1862), était son oncle. Cette illustre famille appartient à la race juive.

Le jeune Halévy fut envoyé en 1845 au Lycée Louis-le-Grand et pendant les trois premières années, se montra peu laborieux ; mais il se décida enfin à travailler, spécialement sous l'influence salutaire de son ami, Prévost-Paradol, qui lui conseilla de se livrer à la lecture de livres français puisqu'il n'aimait pas les auteurs grecs et latins.

[1] Pour plus de détails, voir *Dictionnaire des Contemporains* par Vapereau ; un article de Jules Claretie sur L. Halévy dans la *Revue politique et littéraire* du 4 août 1883 ; Discours d'Édouard Pailleron (*Journal des Débats* du 6 février 1886) ; *French Dramatists of the 19th Century*, by Brander Matthews ; *Aspects of Fiction and Other Ventures in Criticism*, by Brander Matthews ; *Das moderne Drama der Franzosen*, von Dr. Joseph Sarrazin.

En 1852, il quitta le collège pour entrer dans les bureaux de l'administration publique où, pendant treize ans, il occupa plusieurs positions importantes. Mais le jeune fonctionnaire, élevé pour ainsi dire sur la scène, puisque sa famille demeurait à l'Opéra, où son oncle était directeur du chant, était dévoré par l'ambition de briller dans la carrière des lettres. D'abord il écrivit une comédie que plusieurs directeurs de théâtre eurent la cruauté de refuser, et sa seconde tentative, un roman, ne trouva pas un meilleur accueil auprès des rédactions parisiennes. Il se sentait donc très découragé quand un jour, en 1855, il reçut une visite inattendue. Le compositeur, Jacques Offenbach (1819–1880), vint lui proposer d'écrire un prologue pour l'inauguration du nouveau théâtre : *les Bouffes-Parisiens*, dont il venait d'obtenir la direction. Halévy accepta son offre avec empressement et le 5 juillet de la même année, fut représentée sa première pièce : *Entrez, messieurs, mesdames*, qu'il avait signée du pseudonyme de Jules Servières.

A partir de ce moment et jusqu'en 1875, il fut le librettiste attitré d'Offenbach et écrivit, en collaboration avec d'autres et spécialement avec Henri Meilhac, les paroles d'une vingtaine d'opéras-bouffes dont nous ne citerons que les plus fameux : *Orphée aux Enfers*, *La Belle Hélène*, *Barbe-Bleue*, *La Grande-Duchesse de Gérolstein*, *la Périchole*, *les Brigands*, etc. Ces opérettes, dont la plupart eurent un succès prodigieux, grâce surtout à la musique d'Offenbach, et firent triomphalement le tour du monde, sont des parodies spirituelles et amusantes de personnages, de coutumes et d'institutions légendaires ou historiques, " des satires en action des dieux, des héros et des enthousiasmes."

Mais son bagage dramatique serait mince s'il ne se composait que de libretti. Halévy a aussi fait représenter, toujours avec Meilhac, un très grand nombre de vaudevilles et de comédies dont les plus célèbres sont : *Fanny Lear*, " ce

drame puissant dans une comédie légère,'' *Frou-Frou*, '' cette élégie parisienne,'' *les Sonnettes*, *Tricoche et Cacolet*, *la Boule*, etc.

Entre-temps, l'infatigable écrivain abandonnait la carrière administrative et s'essayait dans un autre genre où il allait gagner une réputation de meilleur aloi. Dès 1857, nous le voyons publier dans *l'Artiste* une jolie nouvelle intitulée : *Une Maladresse*. En 1872, il donna sans collaborateur *l'Invasion*, '' souvenirs de l'Année Terrible, notes recueillies au hasard de la rencontre, écrites au courant du crayon sur le genou,'' et aussi *Monsieur et Madame Cardinal* qu'il fit suivre en 1880 des *Petites Cardinal*. Ces deux volumes se composent d'articles satiriques, esquissant spirituellement la vie sociale, politique et théâtrale à Paris.

La comédie *la Roussotte* (1881) fut le dernier produit de la brillante collaboration de Meilhac et Halévy. Pourquoi, après vingt ans d'innombrables triomphes communs, cette rupture de deux auteurs jumeaux que l'on avait surnommés les Frères Siamois, '' Siamois réunis par la membrane du succès''? A cet égard, leur devise à tous deux semble être le fameux vers de Boileau :

> " J'imite de Conrart le silence prudent."

Longtemps le public supposa qu'Halévy jouait auprès de Meilhac le rôle que l'on prêtait à Chatrian auprès d'Erckmann, c'est-à-dire qu'il se bornait à donner quelques conseils et à négocier avec les directeurs de théâtre. Mais quand furent publiés *l'Invasion* et *Monsieur et Madame Cardinal*, il se produisit une forte réaction en faveur d'Halévy.

C'est en 1882 que parut son roman *l'Abbé Constantin* qui allait lui ouvrir les portes de l'Académie Française. On a épuisé tous les termes élogieux de la critique au sujet de cette charmante idylle, chef-d'œuvre de grâce et de sobriété, protestation éloquente contre les excès du Naturalisme. La

meilleure preuve du succès de ce livre est qu'il en est aujourd'hui à sa 171e édition.

En 1883, il publia un autre roman : *Criquette*, et en 1889, il réunit en un volume sous le titre : *Notes et Souvenirs*, une série d'articles qui avaient paru dans *Le Temps*, signés XX. Il est aussi l'auteur de nombreuses nouvelles, pleines de verve, d'entrain et d'ironie indulgente. Nommons : *Un mariage d'amour*, *Un grand mariage*, *La Princesse*, *Karikari*, etc. Maintenant il semble avoir définitivement renoncé au théâtre mais non au roman, car *la Revue de Paris* annonce qu'elle publiera prochainement une nouvelle œuvre : *Deux Jeunes Filles*, due à la plume de l'éminent écrivain.

Aujourd'hui il est considéré à juste titre comme un des meilleurs romanciers de l'époque. Son talent est multiforme : il passe avec la plus grande facilité du grave au doux, du plaisant au sévère. Librettiste, dramaturge, journaliste, romancier, conteur, il brille au premier rang dans tous les genres où l'entraîne sa fantaisie. Comme romancier, c'est un disciple de Stendhal et de Mérimée ; comme auteur dramatique, il se réclame de Musset. Tous les critiques s'accordent à louer la clarté, la sobriété et l'élégance nerveuse de son style et la correction absolue de sa phrase.

Nous ne pouvons mieux résumer une vie littéraire si bien remplie qu'en citant les lignes suivantes, tirées d'un article de M. Henry Houssaye dans le *Journal des Débats* du 5 février 1886, jour de la réception de Ludovic Halévy au sein de l'Académie Française : " Il n'est pas de carrière d'écrivain qui présente plus d'antinomies. Fils de Léon Halévy, l'auteur de *La Grèce Tragique*, il fait *La Belle Hélène ;* neveu de Fromental Halévy, l'auteur de *La Juive*, il est pendant dix ans le collaborateur assidu de Jacques Offenbach. Il passe des *Variétés* au *Gymnase*, de la *Vie Parisienne* à la *Revue des Deux Mondes*. Après avoir mis sur la scène le *Général Boum*, il évoque dans l'*Invasion* en des pages émues

et émouvantes les morts héroïques de Froeschwiller. De la plume qui a signé *Barbe-Bleue*, il signe *Frou-Frou* et de la main qui a écrit *Monsieur et Madame Cardinal*, ce capiteux petit chef-d'œuvre d'observation et d'ironie, il écrit l'*Abbé Constantin*, ce roman où, au milieu de tableaux très exacts de la vie contemporaine, on trouve le charme de l'idylle antique. Enfin auteur comique et romancier, il succède à l'Académie Française à un historien et à un homme politique : M. le comte d'Haussonville."

LA COMÉDIE : L'ABBÉ CONSTANTIN.

La pièce diffère très peu du roman si ce n'est dans quelques scènes du deuxième acte où les adaptateurs ont fait dégénérer en un duel, inoffensif d'ailleurs, ce qui, dans l'œuvre d'Halévy, n'était qu'une rivalité amicale entre deux camarades d'enfance. Ils ont, avec autant de goût que de bonheur, conservé tous les charmants détails, tous les gracieux tableaux qui ont fait la fortune du livre, et les applaudissements d'un public charmé leur ont prouvé qu'ils avaient eu raison. Cependant toute personne qui lirait dans *Studies of the Stage*, page 14, l'opinion de M. Brander Matthews sur cette comédie, pourrait croire qu'elle ne fut pas reçue avec faveur. Elle fut pourtant jouée près de deux cents fois en 1887 et en 1888 sur le théâtre même où elle avait vu le feu de la rampe, sans parler des nombreuses représentations et reprises sur d'autres scènes parisiennes, en province et à l'étranger. Voici d'ailleurs à ce sujet les appréciations de quelques critiques bien connus : "Depuis la réouverture des théâtres, une seule pièce nouvelle a réussi *glorieusement*, *l'Abbé Constantin.*" Louis Ganderax, *Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1887. — "Le Gymnase vient de nous donner *l'Abbé Constantin*. La pièce est aussi charmante que le roman. Elle a été fort applaudie. . . . Rien ne manque à cette comédie idyllique." Jules Lemaître, *Journal des Débats*,

7 novembre 1887. — "On peut affirmer sans crainte que *l'Abbé Constantin* sera le gros succès de la saison. La vogue de la pièce égalera sans doute celle du roman et elle le vaut peut-être. D'abord, c'est tout le roman. . . . C'est une œuvre absolument réussie." *Journal des Débats*, 5 novembre 1887.

M. Brander Matthews, dans le même livre et à la même page, appelle les adaptateurs de *l'Abbé Constantin* des novices : de vieux et d'habiles novices alors, surtout Hector Crémieux qui, né en 1828, a été le collaborateur de Ludovic Halévy dans *Orphée aux Enfers* (1861) et a donné un grand nombre de pièces de théâtre dont plusieurs ont eu un très vif succès. Quant à l'autre " novice," Pierre Decourcelle, il a vu représenter sa première comédie en 1880 et a, depuis lors, signé un certain nombre de drames et quelques romans. Il a de qui tenir, étant le fils de l'auteur dramatique Adrien Decourcelle et le petit-neveu du fécond dramaturge Adolphe d'Ennery. Il semble vouloir succéder à celui-ci dans le mélodrame. Sa dernière œuvre, *les Deux Gosses*, qui vient de rendre son nom populaire auprès d'un certain public et est actuellement représentée à New York sous le titre *Two Little Vagrants*, a été composée sur le modèle des *Deux Orphelines*, un des drames les plus connus de son grand-oncle maternel.

Il est inutile de nous expliquer au sujet des notes écrites en français : les professeurs apprécieront la supériorité de ce genre d'assistance sur celui des notes rédigées en anglais, qui ne demandent à l'esprit aucun effort personnel et s'effacent trop tôt de la mémoire. Nous nous sommes borné à expliquer les mots et les expressions qui ne se trouvent pas dans les dictionnaires aux mains des élèves.

Nous pensons que la comédie *l'Abbé Constantin* est si simple et si captivante qu'elle sera accueillie par les professeurs et les élèves avec encore plus de faveur que le roman lui-même.

L'ABBÉ CONSTANTIN

PERSONNAGES

L'ABBÉ CONSTANTIN, curé de Longueval
JEAN REYNAUD, son filleul, en garnison à Souvigny
PAUL DE LAVARDENS
DE LARNAC
BERNARD
MADAME SCOTT, la nouvelle châtelaine
LA COMTESSE DE LAVARDENS
BETTINA PERCIVAL, sœur de Mme. Scott
PAULINE, servante de l'abbé

DOMESTIQUES, INVITÉS, PAYSANS, PAYSANNES

La scène se passe au village de Longueval, de nos jours

ACTE PREMIER

Le jardin du presbytère. — A gauche, adossée à l'église, la petite maison du curé avançant sur la scène. Face au public, une fenêtre ouvrant sur la salle à manger. Deux portes de l'habitation donnent sur le jardin. L'une, celle de la salle à manger, percée sur le devant de la maison, c'est-à-dire sur la façade du décor perpendiculaire à la rampe. L'autre, celle de la cuisine, est à la suite de la salle à manger. — Au fond, le mur de clôture, donnant sur la route communale de Souvigny. Ce mur est assez bas pour que, pardessus, on puisse apercevoir la tête des cavaliers qui passent sur la route. — Au fond, à gauche, contre le mur, des rosiers et des capucines. — A droite, au fond, la porte d'entrée. — A droite, sur le côté, un peu d'ombrage. Le fond, à gauche, est occupé par quatre carrés de potager, avec allées en croix. — A droite, premier plan, une petite pompe. — A gauche, un banc de jardin.

SCÈNE PREMIÈRE

PAULINE, BERNARD

Au lever du rideau, Bernard est courbé sur un des plans du potager. Il a une brouette à côté de lui. Pauline entre, tenant à la main un panier à salade.

PAULINE. Eh bien, Bernard, avez-vous bientôt fini ?

BERNARD (se redressant). Ça y est, mademoiselle Pauline. Et pour des pommes de terre binées, j'espère que voilà des pommes de terre binées !

PAULINE. C'est tout de même joliment aimable à un maître jardinier comme vous, de venir soigner notre verger.

20 *Ça y est = c'est fini.* — **21** *Et pour . . . binées!* Construction : *Et j'espère que voilà un plan de pommes de terre bien houé !* — **23** *joliment = très.*

BERNARD. Dame! depuis que madame la marquise est morte, et qu'il n'y a plus de maîtres au château de Longueval, j'ai du temps à moi . . . Est-ce que je peux l'employer mieux qu'à faire plaisir à monsieur le curé?

PAULINE. Vous êtes un brave homme, Bernard . . . malgré que vous n'alliez guère à la messe!

BERNARD. Bah! . . . la femme et les filles y vont pour moi . . . c'est pas mon affaire.

PAULINE. Voulez-vous bien vous taire! Tenez, cueillez-moi une salade . . . ça vaudra mieux que de dire des impiétés.

BERNARD. Quelle salade voulez-vous, mademoiselle Pauline?

PAULINE. De la chicorée frisée. . . C'est la salade favorite de M. le curé et de Jean, son filleul, qui vient dîner avec nous ce soir. Hein? Comme il est bien à cheval, notre Jean!... L'avez-vous vu traverser Longueval hier, à la tête de sa batterie? C'est le plus beau lieutenant de l'artillerie française. (Elle s'installe sur le banc à gauche et se met à éplucher la salade que Bernard a cueillie.)

BERNARD. Ah! son pauvre père, le brave docteur Reynaud, serait fier de lui, s'il le voyait! . . .

PAULINE (scandalisée). Comment! s'il le voyait! mais bien sûr qu'il le voit!

BERNARD. Ah bah! Et d'où ça?

PAULINE. D'où ça? mais du Paradis donc! car il ne peut être qu'au Paradis, le digne homme! Le bon Dieu lui a peut-être fait faire un peu de Purgatoire . . . pour la forme . . . mais il a dû l'en retirer au bout de cinq minutes.

1 *Dame!* = *Bah!* — **6** *malgré que* = *bien que, quoique.* — **7** *la, les* = *ma, mes.* — **8** *c'est pas*, colloquial for *ce n'est pas.* — **14** *chicorée* = *endive.* — **20** *se met* = *commence.* — **25** *ça*, used for emphasis. - **26** *donc*, used for emphasis.

BERNARD. Oui-da?

PAULINE. M. le curé vous le dira... (Regardant la brouette.) Mais voilà votre brouette presque remplie... y en avait-il de ces mauvaises herbes !

BERNARD. C'est comme dans la vie, voyez-vous, mademoiselle Pauline ! Les mauvaises herbes, ça s'étale tranquillement . . . et les autres, les bonnes, les utiles, ça meurt! Regardez mes pauvres maîtres . . . c'étaient de braves gens ! Et puis . . . ruinés, disparus, morts ! . . . Et le château de Longueval où, depuis plus de cent ans, nous sommes jardiniers de père en fils, sera vendu à la criée aujourd'hui à Souvigny devant les huissiers et les notaires, comme la dernière bicoque venue ! Dans une heure, tout ça aura un nouveau maître ! Et ce maître, qui sera-t-il ?... Peut-être quelque industriel qui viendra planter une usine au milieu du parc et ravager mes serres ! Vous croyez que ce n'est pas désolant pour moi, mademoiselle Pauline ?

PAULINE. Eh bien ! Et pour M. le curé, donc ? songez à ce qu'il a perdu, en perdant madame la marquise ? C'est elle, sa vieille amie, qui a relevé notre église. . . C'est elle qui, deux fois par semaine, venait dans son grand landau tout encombré de petits vêtements d'enfants, prendre M. le curé et l'emmener faire, comme elle disait, la chasse aux pauvres. . .

BERNARD. Ça, c'est vrai. . .

PAULINE. Et cet orgue, ce fameux orgue, que madame la marquise devait nous donner. . . Jugez donc, un orgue à l'église de Longueval ! M. le curé croyait l'entendre

1 *Oui-da?* = *Vraiment?* — 3 *y . . . herbes* = *quelle quantité de mauvaises herbes il y avait!* — 12 *Souvigny*, a small town in the department of the Allier, about 190 miles southeast of Paris. — 13 *dernière . . venue* = *n'importe quelle bicoque.* — 28 *Jugez* = *pensez.*

déjà, me disait-il. .. Hélas! le chantre et les enfants de chœur ont chanté seuls le *De Profundis* de la sainte chère madame. (Elle va laver sa salade à la pompe.)

BERNARD. Ah! il n'en retrouvera pas facilement des paroissiennes pareilles!

PAULINE. Aussi, depuis ce matin, les pieds lui brûlent. Il a à peine pris le temps de manger un petit morceau... après sa messe... et il est parti en plein soleil pour Souvigny. Il va se promener, j'en suis sûre, comme une âme en peine, sur la place du Palais, pour savoir une heure plus tôt le résultat de la criée... parce que... entrer au tribunal, ce n'est pas convenable, n'est-ce pas, pour un curé?

BERNARD. Ah! ça dépend du pays!... Ainsi, tenez, en Normandie... au tribunal... les curés y sont comme chez eux.

JEAN (dont la tête seule paraît au-dessus du mur). Bonjour, Pauline!

PAULINE. Bonjour, mon Jean!

SCÈNE II

LES MÊMES, JEAN (en dehors, à cheval)

JEAN. Ça va bien?

PAULINE. Très bien, mon Jean.

JEAN. Et vous, Bernard?

BERNARD. Moi de même, mon lieutenant.

JEAN. Et quelles nouvelles de la vente?

PAULINE. Rien encore... Ton parrain est allé à Souvigny, mais il n'est pas de retour. Dis donc... prends

2 *De Profundis*, the opening words of Psalm cxxx, always a part of the burial service. — **6** *les pieds lui brûlent* = *il brûle d'impatience.* — **10** *Palais* = *Palais de Justice.* — **15** *en Normandie,* alluding to the litigious character of the inhabitants.

garde à Loulou . . . il va manger les rosiers grimpants. . . (Elle cueille une poignée d'herbes et la tend au cheval par-dessus le mur.)

JEAN. Je vais le mettre à l'écurie chez le père Mathieu. Je ne suis pas de service. Je passe la fin de la journée ici.

PAULINE. Dépêche-toi, mon Jean. Je comptais bien sur toi pour dîner, après ce que tu nous avais dit hier! Tiens! je préparais la salade... Veux-tu de la romaine ou de la petite chicorée frisée? . . .

JEAN. Oh! de la petite chicorée frisée. . .

PAULINE. Ah! je le savais bien, va, gourmand. . . Aussi, tiens, regarde! (Elle lui montre, dans son tablier, la salade qu'elle a préparée.)

BERNARD. Je vais vous donner un coup de main, mon lieutenant.

JEAN. C'est ça! merci, Bernard! . . . Allons, Loulou! (Il rend la main à Loulou et disparaît. Bernard sort pour le rejoindre.)

BERNARD. A tout à l'heure, mademoiselle Pauline.

SCÈNE III

PAULINE, MADAME DE LAVARDENS, puis JEAN

PAULINE (le suivant du regard). Cher enfant! Il a beau avoir six pieds de haut et deux galons d'or à son képi . . . pour moi, c'est toujours le petit Jean. . . Ah! madame la comtesse de Lavardens. . .

MADAME DE LAVARDENS. Moi-même, ma brave Pauline. . . Et M. le curé, où est-il?

PAULINE. Parti aux nouvelles, madame la comtesse! Dame! cette vente-là le préoccupe assez! . . .

5 *Je . . . service* = *je suis libre.* — 8 *romaine* = *laitue romaine.* — 11 *va*, used for emphasis. — 14 *vous donner un coup de main* = *vous aider.* — 17 *rend la main* = *rend la bride.* — 19 *A tout à l'heure* = *je reviendrai bientôt.* — 21 *Il a beau avoir* = *bien qu'il ait.*

MADAME DE LAVARDENS. Et moi donc ?

PAULINE. Vous êtes agitée . . . aussi ?

MADAME DE LAVARDENS. Agitée ! . . . Dites que je bous, Pauline. . . Alors, vous ne savez rien ?

PAULINE. Rien encore, madame la comtesse.

MADAME DE LAVARDENS. Moi non plus, je n'ai pas pu y tenir. . . J'ai quitté Lavardens, et je suis descendue en disant à M. de Larnac, mon voisin, à qui l'on doit apporter le résultat, de passer ici m'en prévenir. . . Vous ne l'avez pas vu, M. de Larnac ?

PAULINE. Pas encore, madame.

MADAME DE LAVARDENS. C'est vrai, il n'est que quatre heures . . . l'adjudication doit finir à peine. . . Ah ! je brûle d'impatience !

PAULINE. Vous n'êtes pas la seule, madame. . . Mais voici M. Jean qui arrive. . . Si madame la comtesse veut attendre avec lui. . . J'aurais peur, en restant, que mon gigot n'ait un coup de feu. (Jean entre en scène. En s'en allant, Pauline prend sur la fenêtre un grand chapeau de paille et l'en coiffe, après lui avoir ôté son képi.) Mets donc ton chapeau de paille. . . (A mi-voix, à l'écart.) Et puis, tu sais, ce soir, une charlotte ! . . .

JEAN. Une charlotte . . . aux pommes ?

PAULINE. Oui . . . aux pommes. . . Dieu ! que tu es gourmand ! (Elle rentre à la cuisine.)

SCÈNE IV

JEAN, MADAME DE LAVARDENS

JEAN. Et comment allez-vous, chère madame ?

MADAME DE LAVARDENS. Bien, très bien, je vous remercie. Un peu de fièvre, n'est-ce pas ? mais ce n'est rien.

7 y tenir = attendre plus longtemps. — 18 *n'ait un coup de feu = ne soit un peu trop cuit.*

Vous la comprenez, cette fièvre-là... C'est celle des jours de bataille.

JEAN. Ah ! c'est que la lutte doit être chaude là-bas. En sortant du quartier, j'ai croisé le petit Gibert, l'avoué. Il était si absorbé qu'il ne m'a pas vu !... Et il portait sa serviette avec un air belliqueux qui vous aurait fait frémir !

MADAME DE LAVARDENS. Gibert ! Oh ! ce n'est certainement pas lui que je crains !... Clientèle de petits cultivateurs ... pour qui Longueval et ses dépendances sont de trop gros morceaux... Mais, d'ailleurs, nos dispositions sont bien prises.

JEAN. Vos dispositions ?

MADAME DE LAVARDENS. Oui ; pour ne pas nous faire sottement la guerre, nous avons formé une ligue entre ceux des propriétaires du pays, qui pouvaient prétendre à des visées sérieuses sur Longueval, c'est-à-dire mon voisin, M. de Larnac, le "gentleman farmer," M. Gallard, le gros banquier de Paris, et moi... M. de Larnac aura les prairies de la Mionne, pour augmenter son élevage... M. Gallard, le château et Blanche-Couronne, pour augmenter son influence ... et moi, la ferme de la Rozeraie ... pour augmenter mes revenus.

JEAN (qui d'un geste, a demandé la permission à madame de Lavardens de s'occuper de ses rosiers, a pris un sécateur sur la fenêtre, et les taille en écoutant). Et qui a élaboré cet ingénieux plan de campagne ?

MADAME DE LAVARDENS. Guerrier, va !... Dans une affaire où sont intéressés deux hommes et une femme, et où il faut un peu de tactique et de diplomatie, vous

4 *du quartier* = *de la caserne.* — **6** *serviette* = *portefeuille.* — **20** *la Mionne,* a farm. — *son élevage* = *ses facilités pour l'élevage des chevaux.* — **28** *Guerrier, va !* = *soldat que vous êtes !*

demandez à qui en revient l'honneur ! Mais à la femme donc ! Est-ce que nous ne sommes pas toutes diplomates de naissance ? Ah ! si vous m'aviez connue dans mon temps, en 1865 ! Savez-vous comment j'ai obtenu pour M. de Lavardens la cravate de commandeur ? Au bal du ministère des affaires étrangères . . . en valsant avec le ministre ! . . . Il s'était gauchement emberlificoté dans ma robe, comme un surnuméraire, et m'avait déchiré une traîne de dentelle . . . il se confondait en excuses . . . la crainte du ridicule. . . . Comment dissimuler une pareille maladresse ? Je saisis la balle au bond. . . "Oh ! mon Dieu, Excellence, c'est bien simple. . . (Elle fait un geste autour de son cou.) Mon mari, vous savez ce qu'il attend depuis trois ans. . . Eh bien, une cravate contre une robe . . . vous y gagnerez. . ." Puis, d'un mouvement rapide et savant, je saisis ma traîne . . . comme ça . . . en mousse. . . Personne n'avait rien vu ! . . . Le ministre m'enveloppe d'un long regard de reconnaissance . . . administrative. . . Nous repartons . . . et, le surlendemain, le décret au *Moniteur !* . . . Seulement, dans ce temps-là, les ministres dansaient. . .

JEAN. Tandis que maintenant. . .

MADAME DE LAVARDENS. Maintenant . . . ils sautent ! Mais tous ces souvenirs sont bien loin. . . En vieillissant, je me suis faite ermite . . . et l'ancienne "cocodette," comme on appelait les femmes du monde sous l'empire, est devenue une bourgeoise rangée, économe, presque

5 *la cravate = les insignes.* — *commandeur,* i.e. of the Legion of Honor. — 7 *emberlificoté = empêtré.* — 9 *se confondait en excuses = me fit toutes sortes d'excuses.* — 11 *saisis . . . bond = profitai de l'occasion avec empressement.* — 16 *En mousse,* in a bunch. — 19 *au Moniteur = parut au journal officiel.* — 25 *je . . . ermite = j'ai changé de vie.* Cf. the proverb : "*quand le diable devient vieux, il se fait ermite.*"

avare, surveillant la coupe de ses bois et dédaignant celle de ses robes. Ce changement doit étonner bien des gens qui m'ont connue autrefois si brillante, si bruyante! Ceux-là ne savent pas ce que c'est qu'une mère, une bonne mère, qui n'a qu'un fils et qui a reporté sur lui toutes ses ambitions, toutes ses espérances... Vous le savez bien, vous, Jean, vous qui avez été élevé avec mon Paul, et qui lui avez donné tant de bons exemples, qu'il n'a pas suivis malheureusement!

JEAN. Mais, si Paul est léger et étourdi, il est intelligent et bon. Ce sont des qualités qui restent, tandis que ses défauts passeront.

MADAME DE LAVARDENS. Quand cela? ... Tous les ans, je me berce de cet espoir... et moi aussi, je désespère, à force d'espérer toujours! (Cherchant.) Qui est-ce donc qui a dit cela?

JEAN (lui tendant une rose). Molière ... madame...

MADAME DE LAVARDENS (la prenant). Vous croyez?

JEAN. J'en suis sûr.

MADAME DE LAVARDENS. Enfin, n'importe!... Toujours est-il que vous voilà lieutenant d'artillerie ... tandis que lui...

JEAN. Mais, pourtant, chère madame, je croyais vous avoir entendu dire à mon parrain que vous étiez plus contente de Paul...

MADAME DE LAVARDENS. C'est vrai... Il m'a semblé que depuis quelque temps... il prenait goût à l'agriculture...

1 Notice the double meaning of *coupe*. — 2 *bien des* = *beaucoup de*. — 17 *Molière, Le Misanthrope*, Act I, Scene 2:

> "Belle Philis, on désespère,
> Alors qu'on espère toujours."

20 *Toujours est-il que* = *le fait est que*.

JEAN. Ah! voyez-vous!

MADAME DE LAVARDENS. En huit jours, il est allé six fois à la ferme de la Rozeraie . . . où l'on faisait des essais de charrues nouvelles. Ça paraissait l'intéresser beaucoup.

JEAN. Et je suis sûr que c'est la raison qui vous a fait combiner l'acquisition de cette ferme? . . .

MADAME DE LAVARDENS. Précisément . . . songez donc quelle joie ce serait pour moi, si Paul pouvait prendre goût à mon existence campagnarde! . . . Avec son nom, ce qui lui reste de sa fortune . . . et sa figure, car il est charmant, ce brigand-là . . . j'arriverais à lui faire faire quelque gros mariage dans les environs. . . Alors j'aurais rempli ma tâche . . . et je passerais la main à sa belle-mère!

JEAN, souriant. L'important est d'abord d'avoir la ferme de la Rozeraie.

MADAME DE LAVARDENS. Il est bientôt cinq heures . . . (La porte du fond s'ouvre.) Ah! voici monsieur de Larnac.

SCÈNE V

LES MÊMES, DE LARNAC

DE LARNAC. Enfin, chère madame! (Il serre la main à Jean.) Lieutenant!

MADAME DE LAVARDENS. Eh bien?

DE LARNAC. Eh bien! . . . Tout a marché comme sur des roulettes.

MADAME DE LAVARDENS. Vraiment?

DE LARNAC. Notre plan a parfaitement réussi. . .

12 *j'arriverais* = *je réussirais.* — 14 *je passerais la main* = *je transmettrais la responsabilité.* — 24 *comme sur des roulettes* = *favorablement*, or *sans le moindre obstacle.*

Trois bougies pour le château! Trois bougies pour Blanche-Couronne! Et tout a été adjugé sur une enchère de cinquante francs à M. Gallard . . . cinq cent mille cinquante francs le château . . . cinq cent mille cinquante francs Blanche-Couronne. . .

JEAN. Bravo!

MADAME DE LAVARDENS. Et votre lot? . . .

DE LARNAC. Même résultat! Trois autres petites bougies! Pas un compétiteur! et à moi les prairies de la Mionne! Ah! ces prés, ces herbages! Je peux vous le dire maintenant, comtesse. . . C'est la fortune de mon haras! Le voisinage de la Lizotte, sans doute. . . Cette diable d'herbe, c'est à la fois vert et dru. . . Il y a à boire et à manger là-dedans. . . Et puis, l'air, l'air! . . . De grands paddocks pour les poulains! Ah! les camarades n'ont qu'à bien se tenir! . . . si je ne leur flanque pas dans les jambes un gagnant du Derby.

MADAME DE LAVARDENS. Tout cela est fort bien, mais mon affaire à moi? . . . La Rozeraie? . . .

DE LARNAC. Ah! pour la Rozeraie, chère madame, je ne sais rien encore. . . Ce nigaud de clerc a quitté bien vite le tribunal pour m'annoncer la bonne nouvelle qui me concerne . . . et il n'a pas attendu l'adjudication du dernier lot. Mais nul doute que notre combinaison n'ait réussi jusqu'au bout, puisqu'il ne restait plus personne pour vous disputer la ferme. . .

MADAME DE LAVARDENS. Vous en êtes sûr?

1 *Trois bougies.* At important auctions, it is customary in France to allow persons to bid only until three small candles burn out. — 12 *Lizotte,* a river. — 16 *bien se tenir* = *se tenir sur leurs gardes.* — *si . . . jambes* = (*nous verrons*) *si je n'élève pas.* — 17 *Derby.* The French Derby takes place at Chantilly in the latter part of May.

DE LARNAC. Certain. Et le clerc de votre avoué va indubitablement venir vous apprendre que la Rozeraie vous appartient.

MADAME DE LAVARDENS. Non . . . c'est Paul que j'ai envoyé à Souvigny.

DE LARNAC. Ah ! c'est M. votre fils qui s'est chargé ? . . .

MADAME DE LAVARDENS. Oui . . . de venir ici. . .

DE LARNAC. Ah bien ! nous n'allons pas savoir ça tout de suite. . .

JEAN. Pourquoi ?

DE LARNAC. Il se sera bien arrêté sur sa route . . . dans quelque magasin de modes.

JEAN. Monsieur de Larnac !

DE LARNAC (d'un ton de concession). Ou au "Club des Moutards" de Souvigny, pour sabler quelques sherry cobblers . . . quelques cocktails !

MADAME DE LAVARDENS (impatientée). Monsieur de Larnac, je ne me fais aucune illusion sur Paul . . . je connais ses bons et ses mauvais côtés . . . mais je désire m'en réserver l'appréciation. . . Et m'est avis que, dans leurs jugements sur la jeunesse d'aujourd'hui, les vieux ont peut-être le tort d'oublier qu'ils sont eux-mêmes . . . d'anciens jeunes !

JEAN (à part). Toc ! . . . coup droit !

DE LARNAC (vexé). Mille pardons, madame . . . loin de moi la pensée. . . (A part.) Ancien jeune ! . . . Elle me paiera ça, l'ancienne belle !

MADAME DE LAVARDENS. Ah ! une voiture ! . . .

DE LARNAC, regardant au fond. Amende honorable. . . C'est M. votre fils. . . Je reconnais le trot de Niniche . . .

11 *se . . . arrêté = s'est probablement arrêté.* — 20 *m'est avis = je pense.* — 24 *coup droit ! = bien frappé.*

sa petite jument normande. (A part.) Bien bel élevage, mademoiselle Niniche. (La porte s'ouvre, Paul entre bruyamment.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, PAUL

PAUL. Victoire!... Victoire sur toute la ligne! M. Gallard d'abord...

MADAME DE LAVARDENS. Nous savons cela...

PAUL. Ah! M. de Larnac ensuite...

DE LARNAC. Nous savons encore cela...

PAUL. Bah!

JEAN. Oui... Et la Rozeraie?

PAUL (chantant sur l'air de "La Victoire est à nous"):

La Roz'raie est à nous!...

MADAME DE LAVARDENS. Vraiment! Ah! que je suis contente!

PAUL. Cinquante francs d'enchère... pas un concurrent. Pas un "envieux," comme on dit dans le pays. (Reprenant.) La Roz'raie... Ta ta, ta!...

DE LARNAC. C'est à vous, madame, que revient tout l'honneur de ce succès.

JEAN. Comme mon parrain va être heureux!

MADAME DE LAVARDENS. Paul? As-tu rencontré M. le curé?

PAUL. Non, maman... Je l'aurais ramené, et je lui aurais montré comme Niniche lève bien les pattes... (A Jean.) O mon cher, ce qu'elle lève les pattes!...

JEAN. Mon parrain sera revenu par la Lizotte.

MADAME DE LAVARDENS. Et avec ses bonnes vieilles jambes de soixante-dix ans... (L'abbé Constantin vient d'entrer sur ces mots et est tombé accablé sur le banc qui est à droite de la maison.)

1 *Bien bel élevage = cheval bien élevé.*

SCÈNE VII

LES MÊMES, L'ABBÉ CONSTANTIN

TOUS. Monsieur le curé !

DE LARNAC. Eh bien ?

MADAME DE LAVARDENS. Qu'est-ce qu'il y a ?

JEAN. Qu'avez-vous donc, mon parrain ? Vous avez l'air tout bouleversé ?

DE LARNAC. Ignorez-vous la bonne nouvelle ?

MADAME DE LAVARDENS. Nous avons tout !

L'ABBÉ. Tout ! . . . Vous n'avez rien !

MADAME DE LAVARDENS. Comment, rien ?

L'ABBÉ. Absolument rien ! Ni les uns, ni les autres !...

PAULINE. Jésus ! Seigneur !

MADAME DE LAVARDENS. Ce n'est pas possible ! Enfin, expliquez-vous, monsieur le curé.

L'ABBÉ. J'étais donc sur la place. . . assis devant la maison de Morel . . . le drapier. . .

MADAME DE LAVARDENS. Oui ... le drapier ... après ?

L'ABBÉ. Je me dissimulais un peu ... pour ne pas avoir l'air . . . mais, au fond du cœur, bien ému, bien inquiet. . . On entrait au Palais . . . on sortait. Enfin, on proclame le résultat. . .

TOUS. Eh bien !

L'ABBÉ. Eh bien ! tout paraissait terminé selon vos vœux. . . On s'en allait déjà. . . Je vous ai même vu partir en courant, monsieur Paul. . . Je vous ai appelé . . . vous ne m'avez pas entendu. . . Mais voilà que tout à coup . . . le flot remonte. . . On dit que cela n'est pas fini, qu'il va y avoir du nouveau . . . Là, l'inquiétude me prend. . . Je n'y tiens plus. . . Après tout, pourquoi ne

27 *flot* = *foule*.

pas entrer comme tout le monde, au tribunal? Ma soutane!... Eh bien, quoi?... C'est pour mes pauvres que je suis là... Et j'entre! M. Brazier, le juge chargé de la vente, réclame le silence et l'huissier met en vente les quatre lots réunis, à deux millions cinquante mille deux cents francs.

TOUS (ironiquement). Oh!

L'ABBÉ. Un murmure ironique... comme le vôtre... dans l'auditoire... Personne... Il n'y aura personne...

MADAME DE LAVARDENS. Évidemment...

L'ABBÉ. Mais le petit Gibert, l'avoué, qui n'avait pas donné signe de vie jusque-là, paraît-il, se lève et dit tranquillement, d'une voix que j'entendrai toujours: "J'ai acquéreur pour les quatre lots réunis à deux millions cent mille francs."

TOUS. Hein?

MADAME DE LAVARDENS. Gibert?

DE LARNAC. Deux millions cent mille francs!

L'ABBÉ. Alors, une grande clameur, suivie d'un grand silence... La salle était pleine de cultivateurs des environs. Tant d'argent pour de la terre! Cela les jetait dans une sorte de respect!... On allume les feux... un... deux... trois!... Une stupeur!... On se regarde... Pas un mot... et le domaine est adjugé pour deux millions cent mille francs à l'avoué Gibert.

MADAME DE LAVARDENS. Et pour le compte de qui?

L'ABBÉ. Ah! voilà!... C'est ce que tout le monde lui a demandé en l'entourant.

PAUL. Eh bien?

4 *met en vente.* The first sale, mentioned on p. 21, was only provisional. — **22** *les feux* = *les bougies*, see p. 21, l. 1. — **27** *voilà*, sc. *la question*.

L'ABBÉ. Il paraît que c'est pour le compte d'une Américaine. . .

TOUS. Une Américaine?

L'ABBÉ. Une Américaine . . . de Paris . . . madame Scott.

DE LARNAC et PAUL (ensemble). Madame Scott! . . .

L'ABBÉ. Vous la connaissez?

MADAME DE LAVARDENS. Tu la connais, Paul?

PAUL. Si la connais! . . . Si je la . . . Pas du tout!! . . . Mais j'étais au bal chez elle, il y a six semaines.

MADAME DE LAVARDENS. Au bal chez elle! . . . Et tu ne la connais pas! Quelle sorte de femme est-ce donc?

PAUL (avec passion). Ravissante, idéale. . .

MADAME DE LAVARDENS. Et il y a un monsieur Scott?

PAUL. Certainement, un grand blond. . . Il était, . . . par hasard, à son bal. . . Habituellement, il est là-bas, en Amérique, dans ses mines. . . Il saluait . . . à tâtons . . . de droite et de gauche, et il ne s'amusait guère. . . Il nous regardait, et il avait l'air de se dire: "Qu'est-ce que tous ces gens-là viennent faire chez moi?" Parbleu, nous venions voir madame Scott et miss Percival, la sœur de madame Scott! et cela en valait la peine! . . . N'est-ce pas, monsieur de Larnac?

DE LARNAC. Certainement . . . pour l'étrangeté . . . mais. . .

MADAME DE LAVARDENS (à Larnac). Vous y étiez donc aussi, Larnac?

DE LARNAC. J'étais à Paris à ce moment. . . Et comme tout Paris était là!

MADAME DE LAVARDENS. Enfin, ces gens-là, qui est-ce?

18 *à tâtons = en hésitant.*

DE LARNAC. M. Scott est un Américain colossalement riche, qui est venu s'installer à Paris, l'année dernière. Si j'avais su qu'il avait envie de Longueval, je vous aurais dit que nous étions battus d'avance. Les Scott ont commencé par acheter un hôtel de deux millions au parc Monceau.

PAUL. Rue Murillo... C'est là que nous sommes allés au bal.

MADAME DE LAVARDENS. Laisse donc parler M. de Larnac...

DE LARNAC. Cette grande fortune est toute récente. On raconte que madame Scott, il y a une dizaine d'années, mendiait dans les rues de New York.

L'ABBE. Mendiante!... Pauvre petite!...

PAUL. Pardon... ce n'est pas ça du tout!... Puymartin, qui m'a emmené au bal chez elle... et qui ne la connaissait pas non plus d'ailleurs ... parce que c'est Bargecourt qui avait été déjà une fois dans la maison, qui nous a présentés tous les deux... Eh bien, Puymartin m'a dit qu'elle avait été enlevée, haute comme ça, par des saltimbanques, et que son père l'avait retrouvée dans un cirque ambulant où elle crevait des cerceaux en papier.

L'ABBÉ. Une écuyère! J'aimais presque mieux la mendiante!

DE LARNAC. Enfin, écuyère ou pauvresse dans le passé, peu importe... Elle possède aujourd'hui une fortune colossale, paraît-il... des mines d'argent...

PAUL. Je ne dis pas le contraire...

DE LARNAC. Oui, mais des mines sérieuses... des mines d'argent, dans lesquelles il y a de l'argent.

5 ***parc Monceau*****, a small park in one of the most fashionable quarters of Paris. — 29** ***sérieuses*** **=** ***réelles*****.**

JEAN. Eh bien, mais, mon parrain, si les Scott sont vraiment si riches . . . vos pauvres n'ont peut-être pas fait une mauvaise journée ! . . .

L'ABBÉ (avec espoir). Tu crois, Jean, que. . .

DE LARNAC. Ne vous leurrez pas, allez ! vous ne connaissez pas ces gens-là ! . . . Luxe et vanité ! La poudre aux yeux ! . . . Mais ce que leur main sème ne germe pas ! . . .

L'ABBÉ (découragé). Ah !

MADAME DE LAVARDENS. Et voilà nos voisins ! . . . Une aventurière ! . . . Et qui pis est, une hérétique, monsieur l'abbé, une protestante. . .

L'ABBÉ. Une protestante !

MADAME DE LAVARDENS. Oui, une protestante. . . Votre nouvelle châtelaine n'ira pas à la messe, monsieur l'abbé. . . Et cette jolie chapelle du château deviendra un oratoire glacial et nu, où prêchera, tous les dimanches, quelque pasteur calviniste ou luthérien.

L'ABBÉ. Une hérétique !

PAUL. Une ravissante hérétique, en tout cas ! Et même, s'il vous plaît, deux ravissantes hérétiques ! . . . Il faut les voir, les deux sœurs, à cheval, au Bois, chapeaux gris et deux grandes amazones sans taille, avec une seule couture qui suit la ligne du dos. . . Et il faut que des femmes soient fièrement bien faites . . . pour porter les amazones comme ça ! . . parce que, vous savez, monsieur le curé, avec les amazones sans taille, il n'y a pas de tricherie possible ! . . .

MADAME DE LAVARDENS (lui montrant l'abbé). Paul ! (Larnac hausse les épaules avec mépris en regardant Paul.)

5 *allez*, used for emphasis. — **22** *Bois*, the Bois de Boulogne, the largest park of Paris. — **23** *sans taille* = *faites d'une seule pièce.* **25** *fièrement* = *très.*

PAUL. Hein? quoi? Oh! monsieur l'abbé, je vous demande bien pardon... Est-ce que j'ai dit quelque chose?... Non, il me semble... (On marche en causant par groupes.)

L'ABBÉ. Oh! je n'ai rien entendu... Je pensais à ce que venait de me dire madame votre mère... Ah! c'est affreux... n'est-ce pas, madame?

MADAME DE LAVARDENS (qui semble réfléchir, répète machinalement). Oui, monsieur le curé, c'est affreux! (Bas, à Larnac, d'un air indifférent.) Dites donc, Larnac?... Alors, elles sont deux... ces Yankees?

DE LARNAC. Oui, madame Scott, et la jeune fille, miss Bettina, qui a vingt millions de dot.

MADAME DE LAVARDENS. La jeune fille?... Vous avez dansé avec elle?...

DE LARNAC. Moi, danser?... Non, c'est monsieur votre fils... (Il fait un mouvement de danseur.) Il a bostonné!

MADAME DE LAVARDENS (suivant toujours son idée). Ah! c'est Paul?

DE LARNAC. Pourquoi me demandez-vous ça?

MADAME DE LAVARDENS (le quittant pour rejoindre l'abbé). Moi?... Pour rien!...

DE LARNAC (à part). Déjà!... Eh bien, elle ne perd pas de temps! (Pendant cette dernière réplique de Larnac, madame de Lavardens et l'abbé arpentent le jardin, ce dernier levant les yeux au ciel. Ils finissent par disparaître, laissant Paul et Jean seuls.)

17 *bostonné* = *dansé*.

SCÈNE VIII

PAUL, JEAN

PAUL. Ils sont fous de prendre ainsi les choses au tragique. C'est très heureux, ce qui vient d'arriver.

JEAN. Très heureux... Tu exagères peut-être.

PAUL. Pas du tout, j'aime mieux les Scott à Longueval que les Gallard... Larnac leur reproche de dépenser follement leur argent. Il n'est jamais fou de dépenser son argent... Ce qui est fou, c'est de le garder!

JEAN. Alors tu es joliment sage!

PAUL. Mais certainement... Tu verras dans le pays ce mouvement ... ce tapage... Des voitures à quatre chevaux ... des rallye paper ... des chasses à courre... Ce qu'on s'amusera ! . . .

JEAN. Tu ne penses qu'à cela : t'amuser...

PAUL. Tiens ! c'est encore ce qu'il y a de moins ennuyeux dans la vie... Et puis des fêtes comme celles de Paris, où on verra madame Scott décolletée... Oh ! tu n'as pas vu ses épaules ! ... Ça vaut le voyage ... Il n'y a rien de mieux à Paris pour le moment... Moi, quand je les ai vues, j'ai été frappé du coup de foudre... Du reste c'est toujours comme ça que je suis frappé, moi !

JEAN. Ah !

PAUL. Toujours... Mais tu n'as pas l'air de... Je parie que tu ne sais pas seulement ce que c'est que le coup de foudre.

JEAN. Ma foi, non ! Je ne le sais pas, ou plutôt je le sais incomplètement.

PAUL. J'en étais sûr... Mais qu'est-ce qu'on vous

12 *rallye paper* = hare and hounds. — 20 *j'ai . . . foudre* = *je suis tombé amoureux à première vue.*

apprend donc maintenant à l'École polytechnique? Eh bien!... le coup de foudre, mon cher, c'est un choc...

JEAN. Je savais déjà cela.

PAUL. Oh! mais pas un choc comme tu l'entends... non, un choc au cœur!... On ne pense à rien... on est à pied ou à cheval, au bal ou en chemin de fer, à Chicago ou à Bougival, sur la crête d'une vague ou chez le pâtissier... quand tout à coup on se trouve en face d'une femme qu'on n'a jamais vue, qu'on ne connaît pas, dont on ignore jusqu'à l'existence! Soudain vos yeux se croisent, et de cette rencontre jaillit l'étincelle, l'étincelle électrique qui, en une seconde, vous frappe et vous laisse sur la place muet, inconscient, foudroyé... idiot!... Tu n'as jamais ressenti ça, toi?

JEAN. Moi, jamais!

PAUL. Eh bien! tu peux être tranquille, mon bon homme. Cela t'arrivera tout comme aux autres...

JEAN (riant). Vraiment!

PAUL. Oui! tu as beau te croire invulnérable... Le coup de foudre, un beau jour, percera ton dolman d'artilleur... et frappé en plein cœur, tu seras forcé de désarmer ta batterie, mon lieutenant, et de te rendre à discrétion comme les camarades!

JEAN. Tu es fou!... Et ta mère qui te croit devenu sérieux!...

PAUL. Maman me croit sérieux? Oh! pas de bêtises! Qu'est-ce que je lui ai fait?

JEAN. Il paraît que tu prends goût à l'agriculture... et que tu es allé six fois en huit jours à la Rozeraie, où on faisait des expériences de charrues. C'est pour cela qu'elle voulait t'acheter la ferme.

7 *Bougival*, a pretty suburb of Paris. — 10 *jusqu'à* = *même*. — 19 *tu as beau te croire* = *c'est en vain que tu te crois*.

PAUL (riant). Oh ! . . . laisse-moi rire ! . . . Et ma pauvre maman que je croyais clairvoyante ! Mais, malheureux, ce que j'aimais à la Rozeraie, ce n'était pas la ferme . . . c'était la fermière !

JEAN. Allons donc !

PAUL. Ah ! mon cher, une fermière avec un bonnet du pays, des joues roses, de grands yeux étonnés, et . . . le cœur sur la main.

JEAN. Oui ! et alors . . . pan ! . . . le coup de foudre ? (Riant.) Tiens, tu es incorrigible.

L'ABBÉ (au dehors). Je vais vous l'envoyer, madame la comtesse.

PAUL. Surtout ne va pas détromper maman !

SCÈNE IX

LES MÊMES, L'ABBÉ

L'ABBÉ. Monsieur Paul, madame votre mère vous attend à la grande porte. . . Pauline, mon tablier, mon sécateur. . . Elle monte en voiture avec M. de Larnac qu'elle conduit à Souvigny.

PAUL. J'y vais, monsieur l'abbé. . . Allons, du courage ! qui sait ? Tout cela s'arrangera peut-être. . .

L'ABBÉ (ironiquement). Merci, monsieur Paul, merci pour vos bonnes paroles ! . . . (Il met devant lui le tablier que Pauline vient de lui apporter.)

PAUL. Au revoir, Jean. . . (Bas.) Je continuerai à aller à la Rozeraie, voir madame Scott . . . comme agriculteur ! Et la cour que je vais lui faire ! . . . je ne te dis que ça ! . . . (Il sort.)

8 *sur la main* = *tendre.* Cf. English "carrying her heart on her sleeve." — **11** *l'*, i.e. Paul.

SCÈNE X

L'ABBÉ, JEAN. (L'Abbé avec un geste de découragement se dirige vers ses rosiers. Un silence.)

JEAN. Voyons, mon parrain, il ne faut pas vous désoler.

L'ABBÉ. Ne pas me désoler ! Comment veux-tu, Jean... Quand je pense au malheur qui nous frappe ? Longueval, mon cher Longueval ! Ah ! j'ai vécu trop vieux, mon enfant !... C'est que grâce à la pauvre chère marquise, c'était un peu mon bien, ma chose, cette grande propriété ! Que de fois m'est-il arrivé de m'arrêter devant le blé qui mûrissait, d'arracher un épi et de dire : "Allons, le grain est beau. Nous aurons cette année une bonne récolte !" Et je pensais à mes pauvres !... Par toutes les choses de ma vie, par toutes mes habitudes, je tenais à ce domaine dont la dernière heure est venue pour moi ! Enfin, je devais encore avoir cette épreuve-là avant de mourir. Je sais bien que quand le bon Dieu fait quelque chose, c'est qu'il a ses raisons pour cela.

JEAN. Mais, mon parrain, Paul ne m'a pas dit tant de mal que cela de madame Scott.

L'ABBÉ. Oh ! si elle a plu à M. de Lavardens !...

JEAN. Je conviens que l'approbation de Paul n'est peut-être pas la meilleure des recommandations.

L'ABBÉ (assis, prenant un rosier en pot et le taillant). Et quand j'irai quêter là-bas ! car il faudra bien tout de même que j'y aille... quand dans ce grand salon, au lieu de ma vieille et chère amie, qui me donnait plus que de l'argent, elle... qui me donnait de sa vie et de son cœur... je

10 *Que = combien.* — 14 *je tenais = j'étais attaché.* — 28 *de sa vie = un peu de sa vie.*

trouverai cette Américaine aux cheveux rouges . . . car il paraît qu'elle a des cheveux rouges. . .

JEAN (essayant de dérider l'abbé). Comme le diable, hein ? mon parrain ?

L'ABBÉ. Tu ris, toi ?

JEAN. Tiens, une voiture qui s'arrête à la porte de devant ! . . . (Coup de sonnette.)

L'ABBÉ. Pauline ! allez donc voir. . . (Pauline accourt, et pendant qu'elle va ouvrir, Jean et le curé se demandent des yeux quels sont ces visiteurs.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, PAULINE, puis MADAME SCOTT, et BETTINA

MADAME SCOTT. M. le curé de Longueval, s'il vous plaît ?

PAULINE (après avoir échangé quelques paroles avec les nouvelles venues). M. le curé de Longueval, oui, mesdames, c'est bien ici !... (Les introduisant et redescendant. — A l'abbé pendant qu'elles restent près de la porte.) Monsieur le curé ! (Bas.) Sûr ! C'est les hérétiques !

L'ABBÉ (très troublé). Hein ? (S'avançant et saluant avec embarras.) Mesdames, donnez-vous la peine. . . (Il ôte son tablier et le jette à Pauline. Jean avance des chaises, et Pauline rentre dans la maison en examinant les étrangères avec lenteur et défiance.)

MADAME SCOTT. Monsieur le curé, madame Scott. Je me présente moi-même. Je suis madame Scott. Miss Bettina Percival, ma sœur. (Elle s'assied avec sa sœur.) C'est moi qui viens d'acheter le château et la ferme . . . et tout autour. . . Quand je dis : c'est moi, je devrais dire : c'est mon mari !

18 *C'est*, colloquial for *ce sont.* — 20 *la peine*, i.e. *de vous asseoir.*

L'ABBÉ (debout et très embarrassé). Ah! M. Scott est avec vous?

MADAME SCOTT (riant). Avec nous! Oh non! ... Il est là-bas dans nos mines ... près de New York... Mais il a acheté cela pour moi par notre câble...

L'ABBÉ. Par votre câble?

MADAME SCOTT. Oui, nous avons un câble à nous, entre Paris et New York. C'est une idée de M. Scott. Il nous sert à communiquer ensemble à toute heure. C'est ainsi qu'il nous est permis de vivre, lui là-bas et moi, à Paris ... sans nous perdre de vue en quelque sorte ... et dans la plus douce intimité. Oh! c'est très commode!

L'ABBÉ (toujours debout). J'en suis sûr...

MADAME SCOTT (se levant brusquement). Ah! mon Dieu, nous avons oublié dans la voiture nos deux petits sacs... et nous en aurons besoin...

BETTINA. Je vais les prendre.

JEAN (l'arrêtant). Je vous en prie, mademoiselle, permettez-moi... Je cours à l'auberge où l'on a dû remiser votre voiture. Il n'y en a qu'une dans le pays.

BETTINA. Je suis vraiment bien fâchée, monsieur, de vous donner cette peine... Ces sacs sont sur la banquette de devant; le valet de pied vous les donnera. (Bettina salue Jean avec un sourire de remerciment que celui-ci rend gauchement. Après quoi il sort, en la suivant des yeux.)

SCÈNE XII

MADAME SCOTT, BETTINA, L'ABBÉ

L'ABBÉ. C'est Jean Reynaud, mon filleul, lieutenant au régiment d'artillerie, en garnison à Souvigny. Il est de la maison.

20 pays = village. — 28 de la maison = un membre de la famille.

MADAME SCOTT. Il est très bien, votre filleul.

BETTINA. Plus que bien, Suzie . . . il a l'air bon, honnête et brave.

MADAME SCOTT. Je pense comme vous, Betty. . .

L'ABBÉ. Je vous remercie, mesdames. . . Oui, Jean est tout ce que vous dites; nous nous aimons tous deux du meilleur de notre cœur . . . et je puis dire que le ciel m'a comblé en lui ! . . . Mais vous me disiez que M. Scott a eu l'idée de vous offrir ce domaine. . .

MADAME SCOTT. Oui . . . pour ma fête ! Il savait que ma sœur et moi, depuis longtemps, nous désirions une terre en France.

BETTINA. Et c'est hier que, pour cette date bien heureuse de la naissance de ma chère Suzie, mon beau-frère lui a télégraphié avis de l'adjudication.

MADAME SCOTT. Ce matin, à sept heures, nous nous sommes mises en route. Nous sommes arrivées à onze heures. . . Nous avons déjeuné et visité tout de suite notre château, que l'avoué achetait pendant ce temps-là.

BETTINA. Et nous sommes ravies de notre acquisition. . . Le pays est adorable. . . Le château est ravissant.

MADAME SCOTT. Un peu petit peut-être, mais ça repose !

BETTINA. Seulement, il y a une chose que nous ignorons.

MADAME SCOTT. Ah oui ! Et qui nous intrigue. . .

L'ABBÉ. Qu'est-ce donc, mesdames ?

MADAME SCOTT. C'est le prix . . . le prix de notre château ?

L'ABBÉ. Comment ! . . . vous ne savez pas ? Oh ! c'est

1 *Il est très bien = c'est un bel homme.* — 7 *m'a comblé en lui = a mis le comble à ses faveurs en me donnant un pareil filleul.*

un prix énorme ... car bien des espérances et bien des ambitions s'agitaient autour de Longueval... Deux millions cent mille francs ! ...

MADAME SCOTT. Seulement ? ... Comment ! le château, les fermes, la forêt, tout ça pour deux millions ! ...

L'ABBÉ. Oui, madame !

BETTINA. Mais c'est pour rien ! Cette délicieuse petite rivière, qui se promène dans le parc, vaut à elle seule les deux millions ! ...

MADAME SCOTT. Aussitôt que notre inspection a été terminée, notre première visite a été pour vous, monsieur le curé.

L'ABBÉ. C'est trop d'honneur pour moi que de vous recevoir dans mon pauvre logis !

MADAME SCOTT. Mais c'est qu'il est délicieux, votre petit presbytère; le jardin, la maison, tout est charmant.

BETTINA (qui est entrée dans la maison par le fond et qui ressort par la salle à manger). Oh ! Suzie ! Si vous voyiez ce bijou de cuisine ! Et comme c'est luisant ! (A Pauline.) Je vous fais tous mes compliments, madame...

PAULINE (qui est sortie derrière elle, flattée du compliment). Merci, mademoiselle. (A part.) La jeune fille n'est vraiment pas mal.... Quel malheur qu'elle soit d'une famille de damnés ! (Elle rentre dans la salle à manger, où on la voit, dans la suite, disposer tout sur une petite table pour le couvert.)

BETTINA. Regardez, Suzie, si ce n'est pas tout à fait le presbytère que vous désiriez ?

MADAME SCOTT. Et aussi le curé ! Ah ! monsieur le curé, si vous saviez comme je suis heureuse que vous soyez ... tel que vous êtes ! ...

BETTINA. Ma sœur me disait, ce matin encore, que ce

22 *n'est pas mal = est charmante.* — 23 *Quel malheur = quelle pitié.* — 25 *couvert = dîner.*

qu'elle désirait par-dessus tout, c'était un curé pas très jeune, et cependant pas triste, pas sévère . . . un curé à cheveux blancs, avec l'air bon et doux.

MADAME SCOTT. Et vous êtes absolument ainsi, monsieur le curé, absolument. Nous ne pouvions pas trouver mieux. Enfin, je suis contente, très contente, et j'espère que vous aussi, monsieur le curé, vous serez très content de vos nouvelles paroissiennes.

L'ABBÉ (stupéfait). Mes paroissiennes ? Vous avez dit ? . . . Vous êtes donc . . . catholiques ?

MADAME SCOTT. Mais oui, nous sommes catholiques.

L'ABBÉ (levant les bras et appelant). Pauline ! ! . . .

SCÈNE XIII

LES MÊMES, PAULINE, JEAN, les deux sacs à la main

L'ABBÉ. Jean ! ! . . . Elles sont catholiques ! ! . . .

PAULINE (levant aussi les bras en l'air). Catholiques ! . . . Est-ce possible ?

MADAME SCOTT (riant). Ah ! je comprends . . . notre nom, notre pays. . . Vous avez cru que nous étions. . .

BETTINA. Notre mère était une Canadienne, d'origine française . . . et catholique.

L'ABBÉ. Vraiment ! Oh ! mais quelle bonne idée a eue là madame votre mère !

MADAME SCOTT. N'est-ce pas ? Mon mari, lui, est protestant . . . mais il me laisse une entière liberté . . . C'est pour cela, comme nous vous le disions, monsieur l'abbé, que nous avons voulu vous voir tout de suite.

BETTINA. Pour cela . . . et pour autre chose . . . Mais, pour cette chose, nos petits sacs étaient tout à fait nécessaires.

MADAME SCOTT (après avoir fouillé dans le sac que Jean lui

a remis). Tenez, monsieur le curé, je vous apportais ceci pour vos pauvres. (Elle lui glisse un rouleau dans la main droite.)

BETTINA (même jeu dans la main gauche). Et moi, cela !

L'ABBÉ (regardant alternativement ses deux mains). Je vous suis bien reconnaissant, madame... Vous êtes bien bonne, mademoiselle...

JEAN. Je ne sais pas, mon parrain, si vous vous rendez bien compte de l'aumône de ces dames ? C'est deux mille francs qu'elles viennent de vous donner ?

L'ABBÉ (saisi). C'est donc de l'or ! Deux mille francs ! Deux mille francs pour mes pauvres !...

PAULINE (réapparaissant après une sortie). Deux mille francs !

L'ABBÉ. Ah ! madame ! Ah ! mademoiselle ! comment vous remercier ? (Tendant les rouleaux à Pauline.) Pauline, serrez cela bien précieusement. (Faisant un geste de retrait.) Est-ce que vous allez savoir serrer tout cela ?

PAULINE (bas, au curé.) Mais, c'est pas des Américaines, c'est des anges ! (Elle rentre dans la maison en emportant les rouleaux.)

MADAME SCOTT. Et ce n'est pas tout ... je vous donnerai régulièrement cinq cents francs par mois...

BETTINA. Et moi, je ferai comme ma sœur... Tout ce que fait l'une, l'autre le fait.

L'ABBÉ. Mille francs par mois !... Mais si on sait cela dans le département ... on va venir s'établir pauvre à Longueval !

MADAME SCOTT. Maintenant, à votre tour, monsieur l'abbé, voulez-vous me donner quelque chose ?

L'ABBÉ. Dites vite, je vous en prie, madame.

2 *rouleau*, sc. *de pièces d'or*. — 8 *si . . . compte* = *si vous avez une idée exacte de la valeur*. — 19 *c'est pas*, colloquial for *ce ne sont pas*.

MADAME SCOTT. Un verre d'eau fraîche, s'il vous plaît ! Je meurs de soif ! . . .

L'ABBÉ. Pauline ! Un verre d'eau, avec un peu de sucre . . . de la fleur d'oranger. (Madame Scott fait un geste de refus.) Elle est excellente . . . je la fais moi-même. . .

MADAME SCOTT (après avoir bu le verre d'eau que Pauline a tiré de la pompe). Ah ! quelle eau, Bettina ! . . . A Paris, on ne connaît pas ça. Où prenez-vous cette eau-là, monsieur le curé ?

L'ABBÉ. A la source, madame. . . Il y en a encore.

BETTINA (riant). Eh bien ! moi, c'est de faim que je meurs ! . . . Monsieur le curé, je vais être affreusement indiscrète . . . mais je vois que votre couvert est mis. . . Vous ne voudriez pas nous inviter à dîner ? . . . (Mouvement de l'abbé).

PAULINE. A dîner ! . . .

MADAME SCOTT. Bettina ! . . .

L'ABBÉ (à demi muet de stupeur). A dîner ! . . . Vous voudriez dîner ici !

JEAN. Mon parrain serait trop heureux, mesdames; seulement je vois ce qui l'inquiète . . . c'est que nous ne devions dîner ici que tous les deux. . . Enfin, si vous voulez être indulgentes ? . . .

BETTINA. Oui, oui, très indulgentes.

PAULINE (bas, à Jean et au curé). J'ai un gigot, une salade. Ah ! j'ai une charlotte ! . . .

BETTINA (à sa sœur). Vous me faites la moue, parce que j'ai été un peu. . . Vous savez bien que c'est mon habitude d'être un peu. . . Voyons . . . au lieu de retourner dîner dans cet affreux hôtel, avant de reprendre le train, ce sera bien plus gentil. . . Vous ne dites plus non ? Ah ! que

4 *de la fleur d'oranger = de l'eau de fleur d'oranger.*

vous êtes bonne, ma Suzie ! (Elle l'embrasse.) Ah ! monsieur le curé, une autre idée ! . . .

L'ABBÉ (tout à fait interloqué). Est-ce que vous ne voulez déjà plus dîner ici, mademoiselle ?

BETTINA. Oh ! que si ! Mais si on dînait . . . dehors !

L'ABBÉ. Dehors ?

BETTINA. Oui . . . là . . . Ce serait délicieux. . . Vous voulez bien !

L'ABBÉ. Si cela vous fait plaisir, mademoiselle. . .

BETTINA. Oh ! quel bonheur ! . . . Nous allons porter la table, et mettre le couvert nous-mêmes. . . Qu'en dites-vous, monsieur l'officier ?

JEAN. Très volontiers, mademoiselle.

BETTINA. Attendez alors. . . Je vais vous aider !

L'ABBÉ (tout bas, à Jean). Gigot, salade, charlotte. . .

JEAN (de même). Et une vieille bouteille, mon parrain... une de vos vieilles bouteilles ! . . . (Bettina ôte son chapeau ; mais, dans sa hâte, son peigne s'échappe et ses cheveux tombent sur ses épaules.)

BETTINA. Oh ! ce peigne. . . Suzie . . . venez m'aider, je vous prie. . . (En voyant les cheveux de Bettina se dérouler, Jean fait un geste muet d'admiration et les montre instinctivement au curé.)

JEAN (bas). Oh ! voyez donc, mon parrain ! . . .

L'ABBÉ (naïvement). Quoi ? . . . (Changeant de ton.) Je vais chercher la vieille bouteille.

MADAME SCOTT (rajustant les cheveux de Bettina). Quelle enfant vous faites, Betty !

BETTINA. Oui . . . je suis une enfant, mais j'en ai bien le droit, puisque j'ai une petite maman ! . . . Là. . . Et maintenant le couvert. . . (Mouvement général. Jean apporte la table avec Bettina. Tout le monde s'emploie à mettre le couvert.)

5 que si = certainement. — 10 quel bonheur ! = que ce sera charmant ! — 28 faites = êtes.

JEAN. A vos ordres, mademoiselle... (En apportant la table.) Prenez garde.

BETTINA (apportant la table avec Jean). Oh! je sais très bien mettre le couvert. A New York, quand j'étais petite, c'était toujours moi qui... Et je le mettais très bien, n'est-ce pas, Suzie ?

MADAME SCOTT. Oh ! très bien ! (Allant à la cuisine.) Et moi, mademoiselle Pauline, est-ce que vous ne pouvez pas m'utiliser ?

L'ABBÉ (revenant avec sa bouteille). Je suis brisé de fatigue... Toutes ces émotions... Dis donc, Jean. (Bas.) Tu sais qu'il m'arrive quelquefois de m'endormir après le dîner... Si tu vois que... pince-moi le bras...

JEAN. Je vous le promets.

BETTINA (de la table). Là... Voilà qui est fait !...

L'ABBÉ (voyant Pauline apporter la soupière). Et voilà le potage !... A table ! (On se met à table.)

SCÈNE XIV

LES MÊMES, PAULINE, BERNARD

L'ABBÉ (à madame S[illegible] [illegible]garde Bernard lui offrir une assiette de potag[illegible] [illegible] Bernard, madame ? C'est votre jardini[illegible] [illegible]t à Longueval depuis longtem[illegible] [illegible]mande.

BERNARD [illegible]

MADAM[illegible] [illegible]is pas ce que vous gagnez [illegible] de M. le curé, je vou[illegible] [illegible]r an.

[illegible] [illegible]otion). Cinq cents [illegible]

L'ABBÉ. Remerciez, Bernard; mais ne renversez pas ma soupe.

BETTINA. D'autant que ce serait dommage, car elle est délicieuse, cette soupe aux pommes de terre... Jamais on ne nous fait de soupe aux pommes de terre, chez nous!

MADAME SCOTT (tapant sur son assiette avec sa cuiller). Et ça, qu'est-ce que c'est?

JEAN (riant). Ce sont des poireaux!

BETTINA (à Pauline). Quand nous serons ici, vous apprendrez au chef à la faire... Voulez-vous, madame?

PAULINE (très fière). Mais très volontiers, mademoiselle... (A Bernard en desservant.) Au chef! J'apprendrai au chef à faire la soupe. C'est un amour, cette petite-là!

BERNARD (même jeu). Et l'autre donc, celle qui m'a augmenté! C'est deux amours! (Ils entrent tous deux dans la cuisine.)

MADAME SCOTT. Ne disiez-vous pas tout à l'heure, monsieur le curé, qu'il se trouvait plusieurs personnes pour nous disputer les terres et le château?

L'ABBÉ. Oui, madame. (Pauline entre avec le gigot et le met devant le curé.)

MADAME SCOTT. Et est-ce que ces personnes savent déjà mon nom? Est-ce qu'elles me connaissent?

L'ABBÉ. Oui, madame... Deux d'entre elles, d'ailleurs, sont allées au bal chez vous... Vous devez les connaître.

BETTINA (souriant). Oh! ce n'est pas une raison.

L'ABBÉ. M. de Larnac et M. Paul de Lavardens.

MADAME SCOTT. Aucun souvenir... Mais, monsieur le curé, s'ils me connaissent, je vous prie en grâce de me dire en quels termes ils ont parlé de moi.

3 *dommage* = *regrettable*. — 14 *m'a augmenté* = *a augmenté mon salaire*. — 29 *en grâce* = *instamment*.

L'ABBÉ (hésitant.) Mais, madame . . . en . . . en d'excellents termes. . .

MADAME SCOTT. Vous en êtes sûr ? Tout à fait sûr ? (L'abbé ne répond pas.) Mais je vous rends très malheureux, car vous êtes la sincérité même... J'ai un autre moyen... (A Jean.) C'est à vous, monsieur, que je m'adresse . . . vous êtes soldat. . . Et par conséquent vous avez du courage... Promettez-moi d'être brave. . . Me le promettez-vous ?

JEAN. Je vous le promets. . .

L'ABBÉ (alarmé). Jean ! . . .

MADAME SCOTT. Il a promis, monsieur le curé... C'est trop tard. . . Eh bien, monsieur, voyons, répondez . . . vous a-t-on dit que j'avais mendié dans les rues de New York ? . . .

JEAN. Oui, madame, on nous l'a dit. (Mouvement de l'abbé.)

MADAME SCOTT. Et que j'ai été écuyère dans un cirque ambulant ?

JEAN. On nous l'a dit. (Signe de désespoir du curé.)

MADAME SCOTT. A la bonne heure ! Voilà qui est parler. Eh bien ! remarquez d'abord que dans tout cela il n'y aurait rien d'inavouable. . . Mais il me semble que vous êtes déjà un peu mes amis . . . et que vous le serez un jour tout à fait. . . La véritable histoire, je vais donc vous la conter, pour que vous me fassiez l'amitié de la redire à tous ceux qui vous parleront de moi.

PAULINE. Nous la redirons. . . Allez, madame . . . n'ayez pas peur, nous la redirons.

MADAME SCOTT. Pauvre, oui, je l'ai été, et très pauvre ! . . . Il y a de cela neuf ans. Mon père venait de mourir, suivant de près notre chère mère... Et Bettina et

20 *A la bonne heure !* = *très bien.* — *Voilà qui est parler* = *voilà ce que j'appelle par'er franchement.*

moi, nous restions seules au monde, avec de lourdes dettes et un gros procès... La dernière parole de mon père avait été: "Suzie, pour le procès, ne transigez jamais... Vous aurez des millions, mes enfants!..." Pendant quelque temps nous avons été très malheureuses.

BETTINA. Et c'est alors que je mettais le couvert...

MADAME SCOTT. Un jour, la lutte devint si difficile que je tentai une démarche près d'un des amis de mon père, M. William Scott. Un jeune homme était assis près de son bureau. "Suzie! Richard!" C'était le fils de M. Scott, avec qui j'avais joué bien souvent étant enfant, et qui depuis était parti pour achever son éducation en France. Son père m'écouta et me répondit: "Il faudrait au moins vingt ou trente mille dollars pour continuer ce procès... Personne ne vous les prêtera sur de pareilles chances... Ce serait de la folie..." Alors j'eus un accès de faiblesse le premier... Je sentais mon courage épuisé. J'avais charge d'âme... La petite était là...

BETTINA. Chère Suzie!

JEAN (très intéressé). Et alors?

MADAME SCOTT. Alors, j'allais accepter une transaction... lorsque je vis entrer chez moi Richard Scott. "Suzie, me dit-il, la somme que vous a refusée mon père... je la mets à votre disposition... — Mais vous ne connaissez pas mon procès... — Je n'en veux rien connaître. Où serait le mérite de vous obliger, si j'avais la certitude de ne pas courir de risques." L'offre était faite si simplement, d'un cœur si franc, si ouvert... Et puis, les paroles de mon père... J'avais la foi!... J'acceptai... Un an après, le procès était gagné, et je dis à Richard: "Je

8 *tentai une démarche près d'* = *fis une visite à.* — 16 *j'eus ... premier* = *je m'évanouis pour la première fois.* — 18 *J'avais charge d'âme* = *la vie d'une autre personne était entre mes mains.*

voudrais bien m'acquitter envers vous... J'ai les dettes en horreur... Voulez-vous être mon mari?..."

BETTINA. Oui, monsieur, c'est ma grande sœur qui s'est jetée ainsi à la tête de M. Richard.

MADAME SCOTT. Il le fallait bien... Jamais il n'aurait parlé... J'étais devenue trop riche. (Pauline apporte la charlotte.)

BETTINA (à Jean). Vous comprenez bien cela, n'est-ce pas, monsieur?

JEAN (souriant). Oui, mademoiselle, je le comprends. Est-ce que tout le monde ne le comprendrait pas?

MADAME SCOTT. Oh! non, pas tout le monde! (Souriant malicieusement). Il y en a, à Paris, que ça n'effraie pas... Betty, vous en connaissez bien?...

BETTINA. J'en ai connu trente-quatre, à moi toute seule! Aussi, quand nous allons venir nous installer ici... Adieu, adieu, mes amoureux!

MADAME SCOTT. Ah! cette charlotte est délicieuse!...

BETTINA. Encore une chose qu'on ne fait pas chez nous!...

PAULINE (qui cause avec Bernard et élève peu à peu la voix). Eh bien, incrédule! Pensez-vous maintenant qu'il y ait un paradis? Où voudriez-vous que des âmes comme celles-là s'en aillent un jour, s'il n'y avait pas de paradis?

MADAME SCOTT (qui les écoute). Ah! Est-ce que M. Bernard est un esprit fort?

L'ABBÉ (souriant). Oh! pas si fort que ça!... Seulement, il ne va peut-être pas assez à la messe.

BERNARD. Non... Voilà ce que c'est, madame la marquise... Oh! pardon... c'est l'habitude! Mais il n'y a

14 *bien* = *beaucoup*. — 26 *esprit fort* = *libre penseur*. — 27 *fort*, a play on the word; untranslatable.

pas d'offense, allez ! . . . Révérence parler, c'est toujours cette satanée question de paradis qui nous accroche. . . Moi, je dis que, n'y étant jamais allé, je ne peux pas savoir s'il y en a un.

L'ABBÉ (irrité). Entêté ! Moi non plus, à ce compte-là, je n'en saurais rien . . . mais j'en suis sûr. . .

JEAN (souriant). Oui, mon parrain !

MADAME SCOTT. Voyons, ne vous fâchez pas, monsieur le curé. . . S'il y en a un, vous y serez certainement. . . Eh bien ! vous direz à saint Pierre . . . car c'est bien saint Pierre, en France, qui tient les clefs du paradis ? . . .

L'ABBÉ. Certainement, madame . . . c'est saint Pierre !

MADAME SCOTT. Eh bien ! vous lui direz, à saint Pierre, s'il veut fermer la porte au nez de ce brave homme : " Bah ! laissez-le passer tout de même. . . Allez ! . . . J'ai bien prié pour deux !"

BETTINA. Et saint Pierre répondra : " Allons, passez, Bernard ! . . . mais c'est bien pour faire plaisir à M. le curé !"

JEAN (souriant). Et aux dames du château ! (On rit.)

PAULINE (apportant le café). Voilà le café.

L'ABBÉ. Du café !

JEAN. C'est une surprise de Pauline. (Jean et Bettina servent le café.)

MADAME SCOTT. Oh ! mademoiselle Pauline, il est délicieux. . .

PAULINE. Ah ! tant mieux. . . J'avais une émotion ! . . .

BETTINA. Nous allons le prendre là, sans lumière, au milieu de cette nuit charmante. . . Fumez-vous ? monsieur

1 *Révérence parler* = *avec votre permission.* — 2 *satanée* = *maudite.* — *nous accroche* = *est la cause de nos discussions.* — 5 *ce compte-là* = *cette condition-là.* — 27 *une émotion !* = *une telle crainte !*

J... monsieur Reynaud... Oh! pardon, j'allais dire: monsieur Jean!

JEAN. Quelquefois, mais...

MADAME SCOTT. Oh! fumez tout à votre aise... Nous sommes habituées, ma sœur et moi.. (Madame Scott tire machinalement son étui à cigarettes. Elle en prend une et la porte à sa bouche. Puis, regardant le curé, elle la retire et remet l'étui dans sa poche. Pauline et Bernard sont partis. L'horloge du village sonne neuf heures dans le lointain. L'abbé dans son fauteuil d'osier commence à somnoler.)

BETTINA (debout et regardant la campagne). Les prés et les bois s'endorment jusqu'à demain... Comme on est loin de Paris et de son tumulte! Comme tout est tranquille, et comme c'est joli à écouter ce silence des champs!

MADAME SCOTT. Mais vous n'êtes peut-être pas sensible à ces charmes-là, vous, un soldat!

BETTINA. Oui... Aujourd'hui ici... Demain ailleurs... Peu vous importe...

JEAN. Je vous demande pardon, mademoiselle... Il m'importe beaucoup... J'adore ce petit coin de terre où je suis né, où mon père repose... Cher père! Ah! ce n'était pas son idée que son fils fût soldat.

MADAME SCOTT. Et pourquoi?

JEAN. Il me voulait médecin, et, comme lui, médecin de campagne, soignant les malades et assistant les pauvres ... toujours comme lui... Une vie paisible et douce, et une fin pareille à cette vie, voilà ce qu'il rêvait pour moi! ce qu'il n'a pas eu lui-même!... Car tout petit on m'a mené prier devant sa tombe, et on m'a appris comment il mourut, à Villersexel, au moment où il assistait sous les balles un blessé de nos mobilisés de Souvigny, à

30 *Villersexel*: January 9, 1871. — 31 *mobilisés* = *gardes nationaux*.

côté de mon parrain qui était, lui, l'aumônier du régiment. C'est à cause de cette mort-là que j'ai voulu être soldat! Bien des vieux du village en pensant aux désirs du cher homme s'imaginent que j'ai oublié... Au contraire, je me suis souvenu!

BETTINA. Oh! pardon d'avoir évoqué un souvenir...

MADAME SCOTT (qui s'est approché de l'abbé). Chut! monsieur Reynaud!

JEAN. Madame?

MADAME SCOTT (montrant l'abbé endormi, à demi-voix). Regardez donc M. le curé ... il dort!

JEAN (à demi-voix). Ah! c'est ma faute!

BETTINA (de même). Comment, votre faute?

JEAN. Oui ... mon parrain se lève de grand matin et se couche de très bonne heure. Souvent, chez madame de Longueval, il s'assoupissait après le dîner... Et il m'avait bien recommandé, ce soir, de l'empêcher de s'endormir.

BETTINA. Ne faisons pas de bruit; ne le réveillons pas!

MADAME SCOTT. Mais, Betty, il va falloir songer au départ.

JEAN. Déjà!

MADAME SCOTT. Sans doute... Et il faut même prier Bernard de faire atteler la voiture. (Bernard, qui est entré par la porte de la salle à manger, sort par le fond.)

BETTINA. Alors, il faut réveiller M. le curé... Nous ne pouvons pas partir sans lui dire adieu.

MADAME SCOTT. Oui, mais il faudrait tâcher de le réveiller adroitement, pour qu'il ne se doute pas que nous l'avons vu dormir.

JEAN. Mais comment?

BETTINA. Attendez! nous allons chanter ensemble, tout bas d'abord, puis nous élèverons peu à peu la voix...

MADAME SCOTT. Chanter, mais quoi?

BETTINA. Chantons notre chanson favorite.... Vous savez bien... (Elle fredonne d'abord, puis, toutes deux ensemble commencent à chanter à mi-voix les premiers vers d'une chanson anglaise.)

JEAN (à part, après les deux premiers vers). Pourvu que mon parrain ne se réveille pas trop tôt!... (Haut.) Ah! mesdames, vous pouvez encore chanter... Il ne faut que vingt minutes pour aller à la gare....

BETTINA. Oui... mais un petit peu plus haut, alors... (Elles continuent la chanson un peu plus fort. Le curé ne bouge pas. Pauline est entrée pendant le couplet, apportant les manteaux et les chapeaux des dames, et s'est arrêtée à écouter.)

BETTINA. Comme il dort!... c'est un crime de le réveiller.

PAULINE (parlant d'abord très haut, puis tout bas sur un geste de Jean, qui lui montre le curé endormi). Voyons, mon Jean... la voiture est là... Ces dames ne peuvent pourtant pas passer la nuit ici...

MADAME SCOTT (à Bettina). Allons, plus haut, Betty, plus haut! (Elles chantent à pleine voix la fin du couplet. L'abbé s'est réveillé en sursaut. Les deux sœurs ont fait semblant de ne pas s'en apercevoir, et mettent leurs manteaux aidées par Jean, tandis que le curé se détire prudemment et lentement.)

L'ABBÉ (bas, à Pauline qui est près de lui). Personne ne s'est aperçu que je dormais?

PAULINE (avec aplomb). Personne, monsieur le curé!

L'ABBÉ (ravi). A la bonne heure!

MADAME SCOTT. Nous voilà prêtes! Bonsoir et merci, monsieur le curé, pour votre cordiale hospitalité. Mais avant de nous séparer, j'ai une grâce à vous demander! Je veux absolument vous avoir la première fois que je dînerai

6 *Pourvu que*, if only.

chez moi à Longueval, et vous aussi, monsieur... Seuls tous les quatre, comme aujourd'hui. Oh! ne refusez pas; l'invitation est faite de bon cœur...

L'ABBÉ. Et acceptée de même, madame...

MADAME SCOTT. A la bonne heure... (A Pauline.) Et maintenant, merci, mademoiselle Pauline, et pardon pour tout le dérangement que nous vous avons causé... Dans huit jours, Bernard, c'est vous qui nous ouvrirez les portes du paradis de Longueval... Saint Pierre vous le rendra!

BETTINA (avant de sortir, donnant la main à Jean). Au revoir, monsieur Jean... Ah! tant pis, je l'ai dit... Et vous entendez, dans huit jours, exactement, n'oubliez pas!

JEAN. Je n'oublierai pas, mademoiselle.

MADAME SCOTT (déjà sur le seuil). Allons, Betty, en route!

BETTINA. Me voici, ma chérie! (A part, avant de sortir.) Il me semble que je vais aimer ce pays-ci!...

JEAN (à lui-même). L'adorable jeune fille!...

9 *vous le rendra* = *vous en récompensera.*

ACTE DEUXIÈME

Une fête au château de Longueval. — Un salon-serre, ouvrant par une large baie sur un perron qui domine le parc illuminé. Le fond vitré et la porte de la baie doivent pouvoir se fermer au moyen de volets garnis de barres. — A droite, une grande fenêtre, donnant également sur le parc. — A gauche, deux portes. — Entre les deux portes, une console avec glace sans tain. — Au lever du rideau, les paysans, mêlés aux maîtres du château et à leurs invités, regardent la fin d'un feu d'artifice qui se tire au dehors.

SCÈNE PREMIÈRE

BETTINA, MADAME SCOTT, MADAME DE LAVARDENS, L'ABBÉ CONSTANTIN, DE LARNAC, PAUL, JEAN, Groupes, Invités, Paysans, Paysannes.

Dans le parc, à la cantonade, pétards, fusées et flammes de Bengale.

TOUS. Bravo ! bravo !

DE LARNAC. Il était ravissant ce feu d'artifice !

PAUL (à madame Scott). Comme toute votre fête, du reste, madame.

MADAME SCOTT. Ce n'est pas moi qu'il faut féliciter, c'est votre adorable mère. C'est elle qui a tout fait !

MADAME DE LAVARDENS. Alors, vous n'êtes pas trop mécontente de votre majordome ?

MADAME SCOTT. Chère amie ! . . . Dites que vous êtes mon bon ange, ma fée tutélaire ! Comment vous remercier ?

MADAME DE LAVARDENS (bas). Vous le savez bien !

DE LARNAC (qui a entendu, à part). Hum ! . . . Je m'en

12 *flammes = feux.*

doutais... (Haut.) Eh bien, monsieur l'abbé, vous voyèz que vous vous amusez? Vous ne vouliez pas venir?

L'ABBÉ. Il me semblait que ce n'était guère la place de ma soutane; mais madame Scott m'a dit que sa fête était donnée à nos braves paysans, et qu'un père pouvait toujours se mêler aux joies de ses enfants. (Des domestiques passent portant des plateaux chargés de vin de Champagne).

MADAME DE LAVARDENS (leur désignant les paysans). Du champagne à ces braves gens.

L'ABBÉ (à Larnac). Et puis, je l'avoue, j'ai un faible pour les feux d'artifice!

DE LARNAC (lui montrant Jean qui cause avec Bettina). Votre filleul aussi, monsieur le curé, a l'air d'aimer ça, les feux d'artifice... il s'enthousiasmait avec miss Bettina!...

L'ABBÉ. Dame! La poudre, c'est son affaire... Un artilleur... Il pense toujours à son métier.

DE LARNAC. Hum! Pas toujours! Au champ de manœuvres, depuis quelque temps, à ce que me disait encore tout à l'heure son colonel qui l'aime beaucoup. Eh! eh!...

L'ABBÉ. Comment! Son colonel serait mécontent de lui?

DE LARNAC. Pas précisément, mais on le trouve distrait, préoccupé. Le colonel me disait que lui, un des meilleurs officiers du régiment, hier, il manœuvrait comme un conscrit.

L'ABBÉ. Est-ce possible? Mon Jean? A quoi attribuez-vous cela?

DE LARNAC. Je ne vous dirai pas... (A part.) Le brave homme n'a pas de bésicles, mais je vois, moi (riant), et ça ne me déplaît pas... surtout si ça devait couper

18 *à = selon.* — **31** *couper . . . pied = déjouer les projets d'une certaine personne.*

l'herbe sous certain pied... Eh! eh!... (Il regarde du côté de madame de Lavardens. — En ce moment deux jeunes gens viennent entourer Bettina qui cause avec Jean. — Jean s'éloigne d'un air agacé. — Larnac sourit en voyant le jeu de scène. — L'abbé se lève et remonte.)

MADAME SCOTT (continuant une conversation avec madame de Lavardens). Moi, ce qui m'a ravie, c'était le bouquet, avec les deux drapeaux réunis de France et d'Amérique; l'intention était exquise!

MADAME DE LAVARDENS. C'était une idée de mon fils!

PAUL. Comment, de m...

MADAME DE LAVARDENS (bas, le tirant par la basque de son habit.) Tais-toi donc!...

PAUL (sans comprendre, à part). Pauvre maman, sans le savoir, elle fait mes affaires. (Haut, à madame Scott.) Oui, madame, cette fusion des deux nations, c'était un emblème!

MADAME SCOTT, (à Paul). Vraiment! Vous avez une délicatesse de...

PAUL. Madame, je suis plein de qualités.... Seulement jusqu'ici je n'avais trouvé personne qui fût digne de les apprécier... tandis qu'aujourd'hui...

MADAME SCOTT. Vous avez trouvé?...

PAUL. Oh! oui, j'ai trouvé!... et sur un mot, sur un signe de cette femme, je donnerais ma vie...

MADAME SCOTT. Monsieur Paul, il ne faut jamais donner sa vie pour une femme.

PAUL. Pourquoi donc?

MADAME SCOTT. Parce qu'il vaut bien mieux la lui consacrer.

PAUL (à part). Elle a compris!

7 *bouquet.* The main piece, fired at the end of a pyrotechnical display. — 15 *fait mes affaires* = *seconde mon projet.*

MADAME DE LAVARDENS. Et maintenant au bal champêtre ! . . .

MADAME SCOTT. Comment ? un bal champêtre ? . . .

MADAME DE LAVARDENS. Oui ! . . . oui, un bal champêtre, au son de la musette . . . danses sur la pelouse . . . avec les paysans. . .

MADAME SCOTT. Vous êtes prodigieuse !

BETTINA (aux paysans). Eh bien ! allons danser.

LES PAYSANS. Vivent les dames du château ! . . . (Sortie générale.)

MADAME DE LAVARDENS (bas à Paul). Reste. . .

PAUL (de même). Mais. . .

MADAME DE LAVARDENS. Fais ce que je te dis. . .

SCÈNE II

MADAME DE LAVARDENS, PAUL

MADAME DE LAVARDENS. Et assieds-toi . . . j'ai à te parler d'affaires sérieuses !

PAUL. Drôle de moment que tu choisis là. . . En plein bal. . .

MADAME DE LAVARDENS. Justement, il y a des affaires sérieuses qu'on traite mieux dans un bal qu'ailleurs. On a le décor. . . . et les personnages.

PAUL. Je ne te comprends pas.

MADAME DE LAVARDENS. Tu vas me comprendre. . . Je suis décidée à te marier.

PAUL (tombant assis sur un canapé). Me marier. . . Comme ça . . . le soir . . . à l'improviste ! . . . Hein ? quand les journaux parlent d'attaques nocturnes !

MADAME DE LAVARDENS. Voyons. . . Veux-tu être

17 *drôle de*. The preposition *de* always follows the adjective *drôle* when used before a noun.

sérieux une fois dans ta vie? Sais-tu que tu as vingt-six ans?

PAUL. Maman, je ne l'aurais jamais cru en te regardant!

MADAME DE LAVARDENS. Oui, oui, flatteur!... Mais en te regardant, toi, on en est certain.

PAUL. Tu n'es pas gentille!... Et puis, d'ailleurs, moi je suis né un 29 février... Je ne dois avoir un an de plus que tous les quatre ans.

MADAME DE LAVARDENS. Toujours des bêtises! Quand tu n'en fais pas, tu en dis!

PAUL. C'est que, quand je n'en dis pas, j'en fais. Choisis.

MADAME DE LAVARDENS. Je le sais bien, hélas! Et c'est pourquoi je veux ce mariage ... tu entends, j'ai dit! je veux!

PAUL. J'entends, j'entends! Mais tu dis: ce mariage: Tu as donc déjà trouvé ... la victime?

MADAME DE LAVARDENS. Oui ... certes ... Et tu la connais bien ... C'est miss Bettina.

PAUL. Miss Bettina! Mais maman, c'est impossible.

MADAME DE LAVARDENS. Impossible! Et pourquoi ça?

PAUL (embarrassé). Parce que ... parce que (A part.) Eh bien! elle tombe bien, maman...

MADAME DE LAVARDENS. Voyons, Paul!... Tu n'as donc pas observé ma vie depuis deux mois! Tu n'as pas deviné dans quel but je me suis attachée, soudée à ces dames, au point de leur devenir indispensable.

PAUL. Ces dames sont charmantes, et j'ai pensé que cela suffisait...

MADAME DE LAVARDENS. Oui-da ... Je raffole de

24 *elle tombe bien* = *son choix est heureux* (ironical).

mon intérieur, et je cours toute la journée pour elles les brocanteurs et les bric-à-brac ; je déteste les paysans, et je leur organise des fêtes ; j'adore me coucher de bonne heure — depuis la République — et je passe ma nuit au bal ; . . . j'ai horreur des coups de fusil, et je fais tirer des feux d'artifice ! . . . Eh bien ! pourquoi cette métamorphose . . . cette révolution ? . . . Pour toi . . . rien que pour toi ! Allons ! résigne-toi donc au bonheur que je te mijote. Tends les mains et avance le cou. Les menottes que je te forge sont en or, et le collier est fait des plus beaux diamants d'Amérique.

PAUL. Maman, certainement, tu es la meilleure des mères . . . mais je ne suis pas encore fait pour le mariage. . .

MADAME DE LAVARDENS. Ah ! vraiment ! . . . Eh bien ! pourtant tu te marieras ! sinon tu verras ce qu'elle deviendra, la meilleure des mères ! Ah ! mais !

PAUL (effrayé). Tu me fais peur ; je ne t'ai jamais vue comme ça . . . J'ai besoin de prendre quelque chose . . . (Un plateau a été laissé sur la console ; il prend sur ce plateau un verre de vin de Champagne et boit.) Alors, vrai, tu ferais des méchancetés à ton " fieu " !

MADAME DE LAVARDENS. Ah ! c'est fort simple . . . Tu m'as remis hier ta situation exacte, que je t'avais demandée, n'est-ce pas ?

PAUL. Oui, maman . . . J'ai déposé mon bilan entre tes mains . . . C'est une affaire de trois cent mille . . . quatre cents.

MADAME DE LAVARDENS. Eh bien, mon garçon, ne compte plus sur moi. . .

PAUL. Comment ne plus . . . Qu'est-ce que tu dis ? . . .

1 *cours* = *visite.* — **7** *rien que* = *seulement.* — **9** *mijote* = *prépare.* **13** *fait* = *mûr.* — **16** *mais !* = *tu verras !* — **21** *fieu* = *fils.* — **23** *ta situation exacte* = *le compte exact de tes dettes.*

Tu m'as donné un coup là. . . (Il reprend un verre de Champagne.)

MADAME DE LAVARDENS. Et puis, tu sais, ta pension !. . .

PAUL. Mes quinze cents louis . . . Qu'est-ce que tu veux que l'on fasse avec cela ? c'est la gêne !

MADAME DE LAVARDENS. Ah ! elle te gêne . . . Eh bien ! je te la supprime ! . . .

PAUL. Hein ?

MADAME DE LAVARDENS. Tu vivras ici toute l'année, nourri, logé, habillé. . .

PAUL. C'est ça . . . le blanchissage . . . et un litre de vin par jour, comme mon valet de chambre, n'est-ce pas ?

MADAME DE LAVARDENS. Dame !

PAUL. Mais c'est de la barbarie, maman ?

MADAME DE LAVARDENS. Alors . . . obéis-moi . . . Épouse . . .

PAUL. Épouser . . . Brrr !

MADAME DE LAVARDENS. Tu es, ma foi, bien à plaindre ! . . . Une enfant adorable . . . qu'on prendrait sans le sou . . . et qui a vingt millions de dot . . . Et puis, la mine là-bas, qui marche toujours . . .

PAUL (commençant à se griser très légèrement). C'est le cas de dire : On l'épouserait rien que pour sa mine. (Il rit.)

MADAME DE LAVARDENS. As-tu de l'esprit ! (Elle l'embrasse). Et cette grande fortune, j'en suis sûre, tu sauras très bien la gérer . . .

PAUL (à part.) La digérer, même !

MADAME DE LAVARDENS. Voyons, je ne te demande qu'une chose, c'est de vouloir plaire . . . et tu plairas, joli monstre !

3 *pension* = *rente.* — **21, 23** Notice the double meaning of *mine.* — **24** *As tu de l'esprit* = *que tu es spirituel.*

PAUL (faiblissant). Alors, il faut que je m'immole ...

MADAME DE LAVARDENS. Le terrain est tout préparé... madame Scott, la sœur, est avec nous.

PAUL (tout à coup). Avec nous ... ce n'est pas possible!

MADAME DE LAVARDENS. Pourquoi?

PAUL. Voyons, tu es une vraie maman ... là, une mère moderne ... (Se reprenant.) modèle; je n'ai pas de secret pour toi!

MADAME DE LAVARDENS. Eh bien?

PAUL. Eh bien! c'est l'autre que j'aime!

MADAME DE LAVARDENS. L'autre?

PAUL. Oui, madame Scott.

MADAME DE LAVARDENS. Tais-toi!

PAUL. J'ai longtemps flotté, mais aujourd'hui je suis fixé!

MADAME DE LAVARDENS. Une femme mariée!... et tu oses me dire ça, à moi?

PAUL. Tiens! je le lui ai bien dit à elle ... tout à l'heure.

MADAME DE LAVARDENS. Malheureux!

PAUL. Qu'est-ce que tu veux? moi, je ne savais pas.

MADAME DE LAVARDENS. Une déclaration, à elle!... Mon Dieu! qu'est-ce qu'elle doit penser après les ouvertures que je lui ai faites!... petit misérable, va!...

PAUL (piteux). Puisque je ne savais pas, moi!... Elle! (Madame Scott paraît au fond.)

SCÈNE III

LES MÊMES, MADAME SCOTT

MADAME SCOTT. Ravissant, ma chère, ce bal champêtre! On vous cherche pour vous acclamer.

20 *Qu'est-ce que tu veux = que faire?* — 24 *Elle = la voici.*

MADAME DE LAVARDENS (très troublée). J'étais ici ... avec mon fils ... qui me disait ... qui me chargeait de...

MADAME SCOTT (gravement). Ah! je me doute ... je sais même...

MADAME DE LAVARDENS. Vous savez...

MADAME SCOTT. M. Paul a été assez clair tout à l'heure...

PAUL. Madame, veuillez excuser...

MADAME DE LAVARDENS. Un garçon qui ne sait pas...

MADAME SCOTT. Mais si... mais si..., il sait très bien se faire comprendre...

MADAME DE LAVARDENS. Il est peut-être allé un peu loin...

PAUL (à part). Ça y est! ... (Faisant un mouvement pour s'en aller.) Je me dérobe à l'ovation, moi.

MADAME SCOTT. Restez, monsieur de Lavardens... Vous pensez bien que je ne me suis pas méprise sur l'objet de vos déclarations indirectes.

PAUL. Aïgne!

MADAME SCOTT. Tout en ne vous répondant pas quand vous me parliez si chaleureusement d'une femme sur un mot, sur un signe de laquelle vous donneriez votre vie...

MADAME DE LAVARDENS. Excusez.

MADAME SCOTT. Si Américaine que je sois, je vous ai su bon gré de vous être adressé à moi...

MADAME DE LAVARDENS. Hein?

MADAME SCOTT (continuant). ... En galant homme ... à la française.

10 *mais si = mais certainement.* — **14** *Ça y est = l'heure des explications est arrivée.* — **19** *Aïgne!* exclamation of pain. — **24** *Si Américaine que je sois = si attachée que je sois aux coutumes américaines.* — *ai su bon gré = ai été bien reconnaissante.* — **28** *à la française = à la mode française.*

PAUL (stupéfait). Comment ?

MADAME SCOTT. Avant de vous permettre aucun aveu direct à Bettina ! . . .

PAUL (à part, comprenant). Oh ! . . . Elle n'a rien pris de tout cela pour elle !

MADAME DE LAVARDENS (bas, réprimant un geste de Paul). Tais-toi ! (Haut.) Comment, ma chère amie; mais vous n'avez pas à lui savoir gré de sa conduite. . . Paul est un gentilhomme . . . et le contraire eût été une inconvenance . . . (A part.) Brigand ! va ! . . . (Haut.) que jamais mon fils ne se serait permise.

PAUL (bas, à sa mère). Eh bien . . . voilà ce qu'on peut appeler. . .

MADAME DE LAVARDENS (de même). Une femme honnête. . . C'est une chance ! . . .

MADAME SCOTT (souriant). Qu'est-ce que vous complotez ?

MADAME DE LAVARDENS. Le pauvre enfant est tout ému. . . Il me dit qu'il adore miss Bettina . . . qu'il ne vit plus. . .

PAUL. Oh ! madame, c'est-à-dire que sur un mot, sur un signe . . . je donnerais. . .

MADAME SCOTT (toujours souriante). Oui, je sais. . .

MADAME DE LAVARDENS. Eh bien ! que me répondez-vous ?

MADAME SCOTT. Ce que je vous ai dit déjà, ma chère amie. . . C'est Bettina, seule, qui est maîtresse d'elle-même. Mais je parlerai pour votre fils ; je vous l'ai promis, je le ferai. . .

PAUL. Ah ! que de bontés, madame !

MADAME DE LAVARDENS (bas, à madame Scott). Et dites-lui bien que sous ses apparences un peu légères. . . Paul cache un esprit sérieux et un cœur d'or.

MADAME SCOTT. Cela, j'en suis sûre ! Et M. Jean Reynaud me le disait encore ce matin, dans notre promenade à cheval !

MADAME DE LAVARDENS (ravie). Vraiment ! ce brave Jean ! Ah ! que c'est bien à lui ! . . . Soyez gentille tout à fait, voici votre sœur. Tâchez de savoir tout de suite ses dispositions.

MADAME SCOTT. Comment ? Ici ? Ce soir même ?

MADAME DE LAVARDENS. C'est une mère qui vous implore. . . (Désignant Paul.) Voyez-le, mon Paul, tout absorbé. . . (Elle le voit en train de vider un verre de Champagne, et s'efforce de le masquer avec son éventail.) par son rêve.

MADAME SCOTT. Allons ! . . . je ne peux rien vous refuser. . .

PAUL (bas, à sa mère, en s'en allant et regardant Bettina qui passe derrière la fenêtre du fond). Au fond, c'est pourtant vrai qu'elle est ravissante ! . . . Et puis . . . elle ressemble à sa sœur ! Maintenant, je le sens, c'est elle que j'adore. . . (Paul sort avec sa mère.)

SCÈNE IV

MADAME SCOTT, BETTINA

BETTINA. Ah ! ma chérie ! . . . ce quadrille villageois sur la pelouse. . . C'est délicieux ! . . . Mais je n'ai plus de jambes ! . . . (Elle se jette sur un canapé).

MADAME SCOTT (s'asseyant à côté d'elle). Cette idée de madame de Lavardens est vraiment originale, n'est-ce pas ? Quelle femme aimable et enjouée ! . . .

BETTINA. Oui. . . Une vraie Providence pour nous. . .

MADAME SCOTT. Certes ! . . . Son fils aussi est charmant. . .

22 *je n'ai plus de jambes = je suis complètement épuisée.*

BETTINA. Oui, gentil... Un peu... comment dirai-je ?... un peu trop parisien, peut-être... Mais bon garçon et drôle !

MADAME SCOTT. Et un cœur d'or!... M. Jean Reynaud me le disait encore ce matin.

BETTINA (changeant de ton). Ah !... M. Jean est bien bon !

MADAME SCOTT. Et puis, plus sérieux qu'il n'en a l'air, vous savez !

BETTINA. Ce n'est pas encore lui accorder beaucoup, car il n'en a pas du tout l'air...

MADAME SCOTT (à part). Hum ! (Haut.) Vous vous trompez peut-être ? Et tenez, en ce moment même, il est très profondément, très gravement épris...

BETTINA. Lui!... profondément!... gravement!... Voilà deux adverbes qui lui vont... médiocrement.

MADAME SCOTT. C'est pourtant réel!... Et savez-vous de qui il est épris ?

BETTINA (très doucement et sérieusement, regardant sa sœur). Oh non !... Et je ne veux pas le savoir !...

MADAME SCOTT (décontenancée). Ah! ... Voyons... Vous serez bien forcée cependant, Bettina, de finir par vous marier! Vous vous attardez... Dix-neuf ans!...

BETTINA. Oui... Vieille fille, hein ? Mais je serais si fâchée de me marier sans amour...

MADAME SCOTT. Pourtant, parmi tous vos amoureux...

BETTINA (souriant). Mes trente-quatre...

MADAME SCOTT. Oui... Il y en avait de très bien... Il y avait même là-dedans des princes... très convenables... Et il est vraiment étrange que jamais aucun d'eux...

23 *Vous vous attardez = vous attendez trop longtemps.*

BETTINA. Aucun!... Est-ce leur faute? Ont-ils été maladroits? Ou bien est-ce ma faute à moi? Serais-je une méchante petite créature, sèche, froide et condamnée à ne jamais aimer?

MADAME SCOTT. Je ne le crois pas.

BETTINA. Ni moi non plus... Vous riez... Et pourquoi vous riez, je le devine... Vous vous dites: "Voyez donc cette petite fille qui a la prétention de savoir ce que c'est qu'aimer!..." Vous avez raison, je ne le sais pas positivement... mais je m'en doute bien un peu.

MADAME SCOTT. Vraiment?

BETTINA. Aimer, n'est-ce pas, ma chérie, préférer à tous et à toutes une certaine personne?

MADAME SCOTT (riant). Oui, profond philosophe! (Un peu railleuse.) Et puis, ne pouvoir se lasser de la voir et de l'entendre?... Cesser de vivre, quand elle n'est plus là, pour recommencer à vivre dès qu'elle reparaît, hein?

BETTINA. Précisément...

MADAME SCOTT. Oh! oh! Mais c'est du grand amour, cela?

BETTINA. Eh bien!... C'est l'amour que je rêve!

MADAME SCOTT. Et c'est l'amour qui ne vient pas?

BETTINA (après une hésitation). Non... jusqu'à présent... Je crois que c'est vous décidément qui en êtes la cause, ma chérie...

MADAME SCOTT. Moi?

BETTINA. Oui! Je vous aime trop... Complet, mon cœur! Vous l'avez pris tout entier; il n'y a plus de place!

MADAME SCOTT. Oh! que si!

BETTINA. Oh! que non!

15 *la,* i.e. *cette certaine personne.* — **19** *grand* = *profond.* — **27** *Complet* = *plein.*

MADAME SCOTT (la prenant dans ses bras). Vous vous trompez, ma Betty... C'est tout petit le cœur, et c'est très grand !

BETTINA (l'embrassant). Chère Suzie !

MADAME SCOTT. Câline !... Alors mon candidat ?... Trente-cinq ?...

BETTINA (souriant). Trente-cinq !...

MADAME SCOTT (se levant). Pauvre garçon !... Pourtant... s'il se faisait aimer ?

BETTINA. Oh ! s'il se faisait aimer !...

MADAME SCOTT. Dites donc, Betty, je vais toujours lui promettre un boston de votre part, hein ?... Sa mère est si complaisante !

BETTINA. Oh ! cela... Si vous voulez !

MADAME SCOTT. Ça vaut toujours mieux que rien !... (Elle sort.)

SCÈNE V

BETTINA, puis JEAN

BETTINA (assise). Paul de Lavardens, amoureux de moi ?... Allons donc... de mon argent, encore, toujours !... Et puis, d'ailleurs, moi je ne l'aime pas !... Non, certes... Et j'aimerais tant aimer !... et être aimée !... Mais comment sait-on que l'on est aimée ? Comment peut-on le savoir ? (Souriant amèrement). Quand on a tant d'argent ! (Rêveuse.) Est-ce bien la vérité que j'ai dite à Suzie, toute la vérité ?... (Elle s'est levée, et en se levant a laissé tomber son petit carnet de bal. Jean qui vient de paraître l'aperçoit à terre, le ramasse, et l'offre à Bettina, qui ne le reprend pas encore.)

JEAN. Vous laissez tomber votre carnet, mademoiselle !

BETTINA. Merci, monsieur Jean... Si j'avais perdu mon guide, quel désastre !

12 *un boston = une danse.*

JEAN. Votre mémoire n'aurait certainement pas suffi à reconstituer l'armée des. . .

BETTINA. Des . . . qui ? . . .

JEAN. Des soupirants ! . . .

BETTINA. Des soupirants ! . . . Des aspirants tout au plus . . . des aspirants à l'idéal bien modeste d'un quadrille, d'une valse ou d'une mazurke.

JEAN. Bien modeste ! . . . Enfin ! . . .

BETTINA. Que voulez-vous dire ?

JEAN. Je veux dire, mademoiselle, que si, parmi les conventions mondaines, faites d'étrangetés et de contradictions, il en est une qui me stupéfie, c'est la convention de la danse.

BETTINA. Et en quoi, la danse ? . . .

JEAN. En quoi ? . . . Mon Dieu, je ne parle pas pour vous, mademoiselle. . . Je sais que l'éducation américaine a des privilèges, . . . en tête desquels pourrait parfaitement figurer la danse. . . Mais je parle pour nos petites Françaises, soumises à ce que j'appellerai l'éducation fermée, et à qui on n'ouvre, et à discrétion, qu'une chose . . . les bras d'un jeune monsieur, qui peut tourner, valser, en enserrant la taille de la jeune fille, s'il est un garçon convenable, et en lui révélant à l'oreille, s'il est un aimable Don Juan, plus de secrets que la maman n'a essayé d'en cacher à sa fille pendant toute sa vie !

BETTINA (riant.) Oh ! oh ! . . . Alors vous dites, comme je ne sais plus dans quel opéra-comique :

La danse n'est pas ce que j'aime.

JEAN. Non, certes. . . Du reste, j'y réussis peu quand je veux m'en mêler. . .

12 *il en est = il y en a.* — **30** *m'en mêler = essayer.*

BETTINA (suivant son idée). Oui, c'est dans Richard Cœur de Lion . . . (Fredonnant.)

La danse n'est pas ce que j'aime
Mais . . . c'est . . . la fille à . . .

(Elle a l'air de chercher.)

JEAN (naïvement). Je ne sais pas. . .

BETTINA (avec impatience). A Nicolas! monsieur, à Nicolas! (Fredonnant encore.)

. . . Mais c'est la fille à Nicolas! . . .

(Pendant ce dialogue, Jean a machinalement gardé entre ses mains le carnet qu'il avait ramassé, et comme il est très troublé par ce tête-à-tête, sans s'en apercevoir, il écarte les feuilles d'ivoire du carnet et les parcourt des yeux.)

Non, mais ne vous gênez pas, je vous en prie, monsieur Jean! . . . Mes secrets . . . alors? . . .

JEAN (confus). Oh! pardonnez-moi, mademoiselle! . . . Je ne savais plus ce que je faisais . . . c'était purement machinal. . . J'ai lu . . . sans lire . . .

BETTINA (gracieusement). Eh bien . . . maintenant . . . lisez . . . en lisant . . . Je vous le permets, allez! Tenez, j'ai dansé le premier quadrille champêtre avec M. Turner.

JEAN. M. Turner?

BETTINA (faisant la coquette pour agacer Jean). Oui, comment trouvez-vous M. Turner?

JEAN. Très joli, mademoiselle, très joli!

BETTINA (riant sous cape). Ah! (Regardant son carnet.) J'ai promis une bourrée à M. Morton . . . William. . . Il est gentil, n'est-ce pas, M. Morton?

JEAN. Oui . . . très gentil . . . mademoiselle. . . Seulement, je ne le distingue pas très nettement de M. Turner . . .

1 *Richard Cœur de Lion.* A comic opera in three acts; Grétry's best work, produced at the *Opéra Comique* in 1784.— 4 *à*, colloquial for *de*.

BETTINA. Comment cela ?

JEAN. C'est que la caractéristique de ces jolis danseurs . . . est de n'en point avoir. . . Ils se ressemblent tous. . . C'est à croire qu'avec un grand col à petite cassure, deux épingles à tête de perle, fichées dans une cravate blanche, un gardénia à la boutonnière et une paire de souliers à la poulaine, on en pourrait fabriquer sur commande des centaines et des milliers . . . comme des gaufres . . .

BETTINA. Ah çà ! mais . . . monsieur Jean, vous êtes très méchant . . .

JEAN. Moi, mademoiselle. . .

BETTINA. On croirait entendre M. de Larnac. . . Personne ne trouve grâce devant vous. . . Après la danse, les danseurs. . .

JEAN. En effet. . . Je vous demande pardon de ma sottise . . . mademoiselle. . . Il sied mal à un pauvre lieutenant comme moi, de critiquer à tort et à travers . . . des jeunes gens dont le nom, la situation. . . Pardon ! (Il lui rend le carnet, et remonte à droite avec un petit mouvement de rage.)

BETTINA (à part, lui parlant dans le dos à mi-voix). Pauvre garçon. . . C'est parce qu'ils m'entourent que vous les détestez ! . . . Mais dites-le donc ! . . .

JEAN (avec résolution). Ah ! . . . Plutôt que de venir au bal, je ferais mieux de m'occuper de mes préparatifs de départ.

BETTINA. Comment, vous partez ? Décidément ? . . .

JEAN. Ce matin, à cinq heures . . . L'ordre est arrivé. . . Pour vingt jours, oui, mademoiselle ! Nous allons aux écoles à feu, au camp de Cercottes. . .

4 *c'est à croire* = *on croirait.* — 7 *à la poulaine* = *pointus.* — 17 *…ied,* present of *seoir.* — 30 *écoles à feu* = *manœuvres d'artillerie.* — *…rcottes,* a small town about seventy miles south of Paris.

BETTINA (avec abandon). Vingt jours... Comme c'est long!... (Se reprenant.) Loin de votre parrain, de vos amis...

JEAN. Pour nous, il faut que le régiment remplace tout cela...

BETTINA. Vous nous donnerez de vos nouvelles, n'est-ce pas?

JEAN. Oh! certainement, mademoiselle!

BETTINA. Voyons, avant de partir, voulez-vous que je vous raccommode avec la danse?... Tenez, je vais faire un gros mensonge. Voici M. de Lavardens qui me cherche pour m'inviter... Je vais lui répondre que je vous ai promis cette valse... Voulez-vous, dites?

JEAN (luttant contre lui-même). Excusez-moi, mademoiselle, je ne sais comment vous remercier... Mais je n'ai vraiment que le temps de faire mes préparatifs... Et puis, je vous l'ai dit, je suis... gauche!... Excusez-moi... (Il remonte et rencontre madame de Lavardens qu'il salue).

BETTINA (à part). Ah! c'est trop fort...

SCÈNE VI

LES MÊMES, PAUL, MADAME DE LAVARDENS

MADAME DE LAVARDENS. Ah! Jean, j'ai un mot à vous dire!

PAUL. Ma mère m'a assuré, mademoiselle, que vous vouliez bien m'accorder cette valse...

BETTINA (un peu nerveuse). Volontiers! je croyais l'avoir promis à M. Jean, mais il paraît que je m'étais trompée!... (Jean s'incline.)

PAUL. Mademoiselle! (Il lui offre le bras.)

6 *donnerez de vos nouvelles* = *écrirez.* — 19 Omit *fort.*

BETTINA (se levant avec affectation). J'aime beaucoup à danser avec vous, monsieur de Lavardens. . . Vous dansez à ravir. (Pendant que Paul reste le bras arrondi, elle va devant la glace et donne un coup à sa coiffure).

PAUL (bas, à sa mère). Tu avais raison ; elle est exquise...

MADAME DE LAVARDENS (de même). Tu n'as plus besoin de moi, maintenant ? . . . Je m'en vais . . . car je suis rompue. . . Oh ! trop de paysans . . . j'en ai la migraine ! Mais pas de nouvelles bêtises !

PAUL. Sois tranquille. . . Je le sens maintenant, il n'y a décidément que la vie sérieuse ! (Jean et Bettina, pendant cet *aparté*, se sont regardés de loin avec une expression profonde et triste).

BETTINA (à part, en s'en allant au bras de Paul). Vingt jours !

JEAN (de même). Allons, il faut partir !

SCÈNE VII

MADAME DE LAVARDENS, JEAN

MADAME DE LAVARDENS (regardant le couple s'éloigner). Ils sont gentils au possible tous les deux ! On dirait qu'ils sont faits l'un pour l'autre. . . (Brusquement à Jean.) Vous, je vous adore. . .

JEAN. Moi, madame !

MADAME DE LAVARDENS (mettant sa mantille). Oui, je sais tout le bien que vous avez dit de mon Paul à madame Scott !

JEAN. Entre amis. . .

3 *à ravir = admirablement bien.* — **4** *donne un coup = arrange un peu.* — **8** *rompue = extrêmement fatiguée.* —**10** *il n'y a . . . sérieuse = la vie sérieuse est la seule bonne.* — **19** *gentils au possible = aussi gentils que possible.*

MADAME DE LAVARDENS. Et vous avez donné un fameux coup d'épaule à son mariage . . .

JEAN. Son mariage ?

MADAME DE LAVARDENS (devant la glace). Mais oui, avec Bettina.

JEAN (d'une voix étranglée). Avec miss Percival !

MADAME DE LAVARDENS. Ah ! j'ai eu du mal, mais c'est chose faite. . . De sorte qu'en ce moment c'est sa fiancée qu'il fait valser ! Encore une fois merci, Jean !... Et soyez certain que nous n'oublierons jamais ce que vous avez fait pour nous ! Au revoir, mon ami ! (Elle sort.)

SCÈNE VIII

JEAN (seul). Ah çà ! mais, qu'est-ce que j'ai donc moi ? On dirait que la tête me tourne. Et je me sens le cœur serré comme dans un étau ! . . . De quoi est-ce que je me mêle ? Est-ce que toutes ces intrigues, toutes ces toiles d'araignées tissées par cette mère autour de cette dot me regardent ? . . . Je vais partir ! . . . Et je ne reviendrai plus ici . . . plus jamais. . . Mais elle ? . . . Elle accepte donc ce mariage ! Oh ! Elle ne peut pas l'aimer ! Mais bah ! . . . Qu'importe ! . . . N'est-ce pas ainsi qu'on se marie dans leur monde ! . . . Ah ! . . . (Il tombe absorbé, des larmes dans les yeux et la tête dans les mains.)

SCÈNE IX

JEAN, PAUL

PAUL (entrant et s'éventant avec son mouchoir). Oh ! quel boston ! . . . mon ami ! Si tu avais vu cela ? J'ose dire que jamais à la Cinquième Avenue, on n'a bostonné

1 *donné . . . d'épaule = beaucoup contribué.* — 26 *Cinquième Avenue, New York.*

comme ton serviteur vient de bostonner sous la coudrette... Pour un peu on m'applaudissait ... comme au Jardin de Paris. J'ai chaud, par exemple! je boirais bien quelque chose! C'est gentil ici, mais on ne boit jamais!... (Il boit un verre de Champagne.)

JEAN. Ah! c'est toi?

PAUL. Oui, c'est moi.

JEAN (très nerveux). Viens-tu aussi me remercier?

PAUL (un peu gris, la langue très légèrement pâteuse). De quoi... Je veux bien, mais dis-moi de quoi?

JEAN. J'ai vu ta mère.

PAUL. C'est une bonne femme va, maman...

JEAN. Et c'est vrai, ce qu'elle m'a dit?

PAUL. Ce doit être vrai! qu'est-ce qu'elle t'a dit?

JEAN. Pour ton mariage...

PAUL. Oh oui! ma foi, mon cher, j'ai bien réfléchi, il n'y a encore que ça!... Et puis, elle me fait un pont d'or... Et un pont d'or, en échange d'une colonne de papier timbré ... ça ne se refuse pas. Maman paie toutes mes dettes... Ah! on va joliment illuminer dans le monde des crocodiles empaillés...

JEAN. Et ... d'amour, il n'en est pas question?

1 *sous la coudrette* = *sous les arbres.* — 2 *Jardin de Paris*, on the *Champs-Elysées*, where concerts and balls are given in summer. — 3 *par exemple!* =*je t'assure.* —*je boirais bien* =*j'aimerais à boire.* — 9 *pâteuse* = *épaisse.* — 19 *papier timbré.* In France, promissory notes must be written on stamped paper. — 20 *illuminer* = *se réjouir.* — *dans . . . empaillés* = *chez les usuriers.* Money lenders are sometimes alluded to as "dealers in stuffed crocodiles" since Molière wrote the amusing passage in *L'Avare*, act II, sc. 1, where Cleante, trying to borrow money from an unknown man, who later proves to be his own father, agrees to accept part of the loan in cash and the balance in the shape of old rubbish, among which is *une peau d'un lézard de trois pieds et demi, remplie de foin, curiosité agréable pour pendre au plancher d'une chambre.*

PAUL. Comment? Mais si fait. Ma femme est très gentille... Elle ressemble à sa sœur! Et je l'aimerai beaucoup...

JEAN. Ah! tu l'aimeras?

PAUL. Je suis même déjà en train! Oui, tout à l'heure, en dansant, je lui ai trouvé une foule de qualités! D'abord, elle a une taille d'une souplesse exquise!... et puis, si tu savais, ses cheveux!... C'est un parfum que je ne connais pas... Ça doit venir de son pays... Mais ce que ça m'a monté à la tête! Ah! mon cher, c'est d'un troublant! Comment veux-tu ne pas adorer une femme qui a ce parfum-là?... (Gravement.) Ça n'a l'air de rien, mais ces petites choses-là, c'est tout en ménage...

JEAN. Comment donc!... Ainsi tu seras un bon mari?

PAUL. Oh! mais très bon! Pendant deux ou trois ans...

JEAN. Deux ou trois ans! Tant que cela!... Et plus tard?...

PAUL. Eh bien, plus tard, nous continuerons à être très heureux... mais indépendants. Nous ferons un ménage moderne.

JEAN. Et c'est ainsi que tu comprends le mariage? Et voilà le sort que tu vas faire à cette jeune fille, qui t'arrivera l'âme toute pleine d'illusions et d'espérance! Pauvre enfant, qui aura peut-être la naïveté de croire que les serments sont sacrés, que le mariage est une chose sainte, et que le cœur ratifie le "oui" prononcé par les lèvres... Allons donc! Sa part de bonheur est mesurée d'avance! A celle qui fait ce rêve "Toujours," monsieur répond

1 *si fait = certainement.* — 5 *Je suis en train = je commence.* — 10 *d'un troublant! = très capiteux.* — 13 *en ménage = quand on est marié.* — 14 *Comment donc! = évidemment.*

"Deux ans! . . . Contre vos vingt millions, c'est la mesure! . . . Ne vous plaignez pas! La fidélité est une denrée chère par le temps qui court! . . . Et regardez les ménages d'alentour, vous verrez que vous en avez pour votre argent! . . ."

PAUL (avec impatience). Ah çà! qu'est-ce qu'il a? . . . Tu as été toute ta vie pédagogue . . . voilà que tu deviens pontife! Tu prêches maintenant! Après ça, c'est de famille! . . . Mais je te prie de garder tes sermons pour d'autres. . . Je ne vais pas entendre ceux de ton parrain, ce n'est pas pour écouter les tiens.

JEAN. Je parle vrai! . . . Et c'est bien ce qui t'irrite! Mais tu ne m'empêcheras pas de continuer. . . Non! tu n'as pas le droit d'épouser cette jeune fille, avec de pareilles idées en tête. Tu n'as pas le droit d'apporter le malheur à brève échéance, à celle qui te donne la félicité que tu rêves . . . et le luxe contre lequel tu te vends!

PAUL (dont la colère monte). Ah çà! . . . tu t'enflammes joliment, et sa cause te tient bien à cœur!

JEAN. Oui, car c'est la cause du devoir et de la probité.

PAUL. Je n'ai de leçon à recevoir de personne. Ah! c'est que je les connais, les beaux phraseurs . . . et les Don Quichotte du sentiment! Les moulins contre lesquels ils ont l'air de se battre font quelquefois de bonne farine, et la meunière a des écus.

JEAN (pâlissant). Qu'est-ce que tu dis?

PAUL. Je dis que j'en ai assez des remontrances de gens qui, sous leurs grands mots, cachent peut-être des

3 *par le temps qui court* = *à présent.* — **4** *d'alentour* = *voisins.* — **8** *Après ça* = *après tout.* — *c'est de famille* = *c'est une habitude de famille.* — **19** *te tient bien à cœur* = *t'intéresse beaucoup.* — **23** *les Don Quichotte* = *les défenseurs.*

idées bien petites . . . et des procédés pires que ceux qu'ils attaquent.

JEAN. Allons ! Tiens, tu es gris ! . . .

PAUL. Possible ! Mais voir double n'empêche pas de voir clair !

JEAN (revenant sur lui). Mais dis donc ce que tu vois !

PAUL. Ce que je vois ? Eh ! . . . qui sait ? . . . Peut-être la déconvenue de prétendus moralistes, furieux de sentir leur échapper une proie qu'ils guettaient ? (Mouvement de Jean.) Oui ! oui ! oui ! après tout, on connaît leur manège, aux curés ! . . .

JEAN (bondit). Hein ?

PAUL. Ils s'insinuent dans les maisons, et leur charité bien ordonnée commence souvent par eux-mêmes . . . ou par quelqu'un des leurs. . .

JEAN. Mon parrain ! Mon parrain ! Tu oses toucher à ce saint homme ! Tiens ! Tu n'es qu'un malheureux et un lâche !

PAUL. Un lâche ! . . . moi ! (Affolé, il lève la main sur Jean qui lui saisit le bras et le lui abaisse.)

SCÈNE X

LES MÊMES, DE LARNAC

DE LARNAC (qui a paru au fond). Eh bien, qu'est-ce que c'est ?

PAUL. C'est une leçon.

JEAN (qui d'une main a saisi le bras de Paul, et de l'autre a fait un geste menaçant, se contient, et d'une voix étranglée). La leçon, c'est vous qui la méritez, et vous l'aurez.

10 *leur manège, aux curés* = *le manège des curés.* — 13 *charité . . . eux-mêmes.* Cf. the proverb : "*Charité bien ordonnée commence par soi-même.*" — 16 *toucher à* = *insulter.*

De Larnac (commençant la phrase à mi-voix). Je n'en doute pas . . . mais quelle raison . . . entre deux amis ?

Paul. Eh parbleu ! c'est. . .

Jean (vivement). Une querelle . . . sur l'armée. . .

Paul. Soit !

De Larnac (à part). Oui, l'armée ? . . . (Avec une fausse bonhomie.) Voyons, monsieur Paul . . . vous ne croyez pas que quelques mots de regrets. . .

Paul. Vous plaisantez, monsieur ! (A Jean.) Je vais vous envoyer deux de mes amis. (Il sort.)

De Larnac. Voyons, Jean !

Jean. Faites le nécessaire, je vous prie, mon cher monsieur de Larnac . . . car vous savez que je pars dans deux heures . . . Et puisque le hasard vous a fait assister à l'insulte, si vous voulez bien me seconder . . . vous trouverez à la table de whist mon ami, le lieutenant Martilly . . . Surtout pas d'éclat . . . pas de scandale, je vous en conjure . . . !

De Larnac. Soyez tranquille . . . (A part.) Eh bien ! ça n'a pas été long. Deux coqs vivaient en paix . . . (Il sort. Au moment où Larnac est sorti à gauche, l'abbé paraît au fond.)

Jean (à part.) Mon parrain !

SCÈNE XI

Jean, L'Abbé

L'Abbé (entrant.) Ah ! mon Jean ! Je vais me retirer ; et toi ? voilà l'heure du départ qui approche . . .

Jean. Oui . . . je quitterai la fête pour monter à cheval.

20 *Deux . . . paix.* Cf. La Fontaine, Book VII, Fable XIII :

> " Deux coqs vivaient en paix une poule survint,
> Et voilà la guerre allumée."

L'ABBÉ. Pourvu qu'il ne t'arrive rien pendant ces vingt jours, dis ? . . A.s-tu bien tout ce qu'il te faut ?

JEAN (souriant). Oui, nounoû.

L'ABBÉ.h !A nounou ! . . . nounou ! . . .

JEAN (souriant). Voyons, parrain, je ne pars pas pour la guerre.

L'ABBÉ. Eh ! mon ami, les vieillards n'aiment pas les séparations.

JEAN. Vingt jours !

L'ABBÉ. Ce n'est pas pour toi, c'est pour moi que je parle. Vois-tu, je suis un vieil égoïste. Tout ce que je demande, c'est que le Seigneur me donne la joie suprême, quand il jugera que j'ai fini mon temps sur la terre, de m'éteindre doucement, la main dans ta main, en regardant pour la dernière fois mon vieux clocher !

JEAN (très ému). Voulez-vous bien. . . (A part.) Et voilà le saint homme qu'il ose accuser ! . . . Le drôle ! . . .

L'ABBÉ. Mais qu'est-ce que tu as donc, fillot ? tu parais tout ému.

JEAN. Moi ? . . . rien ! rien !

SCÈNE XII

LES MÊMES, DE LARNAC

DE LARNAC (paraissant à une des baies sans voir l'abbé et regardant au dehors). Tout est convenu avec les témoins de M. de Lavardens. Dans une heure au champ de manœuvres ! . . . (Voyant le curé.) L'abbé !

L'ABBÉ (qui s'est arrêté.) Un duel !

JEAN. Mon parrain. . .

L'ABBÉ. Ah ! je comprends ton émotion de tout à

3 *nounou*, corruption of *nourrice*. — 18 *fillot*, familiar for *fils*.

l'heure... Un duel, et avec Paul!... mais il n'aura pas lieu.

JEAN. Vous vous trompez, mon parrain, il faut qu'il ait lieu...

L'ABBÉ. C'est impossible... Rappelle-toi votre enfance, votre amitié...

JEAN. C'était à lui de ne pas l'oublier.

L'ABBÉ. Et pourquoi ce combat?

JEAN. Pour...

DE LARNAC. Une malheureuse discussion sur l'armée... Enfin, monsieur le curé, M. de Lavardens a levé la main sur votre filleul.

JEAN. Pensez-vous que je puisse supporter un tel affront? Le laisser impuni?... Dites, mon parrain?

L'ABBÉ. Ah! mon Dieu!

DE LARNAC. Mais ne craignez rien pour M. Jean. Je le connais, il lui donnera une petite leçon.

L'ABBÉ (naïvement). Mais alors, c'est pour l'autre que j'ai peur...

DE LARNAC. Allons, mon lieutenant, c'est l'heure.

JEAN. Allons...

L'ABBÉ (voulant l'arrêter encore). Attends! attends que je t'embrasse, mon fils.

JEAN. Allons, mon parrain, il le faut! Vous avez été aumônier militaire; eh bien! vous le savez, l'honneur, c'est la religion du soldat. (Jean, très ému, sort vivement après avoir embrassé son parrain.)

SCÈNE XIII

L'ABBÉ (seul). Parti!... Et je l'ai laissé aller... J'ai laissé deux frères mettre l'épée à la main l'un contre l'autre. Ah! Seigneur, veillez sur eux! (Avec naïveté.)

J'ai entendu dire qu'il y avait dans ces cas-là de certains coups . . . exprès . . . qui protègent l'honneur, sans attenter à la vie !. . . C'est un de ces coups-là qu'il nous faudrait !. . . Ce sont deux enfants, épargnez-les, Seigneur ! . . . Vous qui m'avez béni au point de faire de moi un prêtre et un père . . . sauvez mon fils ! . . .

SCÈNE XIV

L'ABBÉ, BETTINA

Tandis que l'abbé est absorbé, priant les mains jointes, Bettina entre de côté

BETTINA (à elle-même). M. Jean est parti sans me dire adieu. Et puis, il m'a semblé surprendre, à la fin du bal, comme des chuchotements. . . On se taisait à mon approche, et je n'ai osé questionner personne.

L'ABBÉ (en train de prier). Seigneur ! . . . mon Dieu ! . . .

BETTINA (apercevant l'abbé). M. l'abbé seul, dans ce salon ! . . . Il a les mains jointes, comme s'il priait. . . (Allant directement à l'abbé.) Pour qui donc priez-vous, monsieur l'abbé ?

L'ABBÉ (qui ne l'avait pas vue venir, tout interdit). Moi, mademoiselle . . . mais je . . . je ne sais pas ! Est-ce que je priais ?

BETTINA. Vous aviez les mains jointes.

L'ABBÉ. Vous croyez ?

BETTINA. Je vous ai vu. . . Et vous parliez presque à voix haute. Vous avez dit : "Seigneur ! mon Dieu !" Je vous ai entendu.

L'ABBÉ. Ah ! si vous m'avez entendu. . . Il est bien probable, en effet, que je parlais. . .

14 *en train de prier* = *priant.*

BETTINA. Il faut donc que la chose qui vous préoccupe soit bien grave !

L'ABBÉ (vivement). Elle l'est, mademoiselle, elle l'est !... (Se reprenant.) Ah ! ... quand je dis grave, vous savez, je me trompe peut-être... On est souvent porté à exagérer certains dangers...

BETTINA (vivement). C'est donc un danger ?

L'ABBÉ (balbutiant). Ai-je dit que c'était un danger ?

BETTINA. Vous l'avez dit. Et ce danger menace sans doute quelqu'un que vous aimez.

L'ABBÉ. Mais, mademoiselle... (A part.) Diantre de petite fille ! ... Comment a-t-elle pu deviner cela ?

BETTINA (brusquement.) Monsieur l'abbé, où donc est M. Jean ?

L'ABBÉ (avec explosion). Où il est, le cher enfant ? ... Hum ! (Changeant de ton.) Mais il s'est retiré, mademoiselle ; vous savez qu'il doit partir avec son régiment pour le camp de Cercottes.

BETTINA. A cinq heures... Monsieur l'abbé, un prêtre ne doit jamais mentir, n'est-ce pas ?

L'ABBÉ. Jamais, mademoiselle... Les autres personnes non plus ... mais un prêtre encore moins !

BETTINA. Eh bien, puisque mentir est un péché, oseriez-vous me dire, bien en face, que M. Jean ne court pas un danger ? ...

L'ABBÉ (très embarrassé). Je suis obligé d'avouer qu'en effet ! ... Mais j'espère que Dieu m'a entendu, et qu'il veille sur les deux adversaires !

BETTINA. Il se bat !

L'ABBÉ (stupéfait). Hein ? Comment le savez-vous ?

BETTINA. Avec qui ?

L'ABBÉ. Mais, mademoiselle, je ne dois pas...

BETTINA. Ah ! vous m'en avez trop dit maintenant, pour ne pas aller jusqu'au bout.

L'ABBÉ (au supplice). Moi ! mais je n'ai rien dit.

BETTINA. De grâce, le nom de l'autre.

L'ABBÉ. Eh bien ! L'autre, c'est celui que jadis il appelait son frère. . .

BETTINA. M. de Lavardens ! (A part.) Mon Dieu ! (Haut.) Et la cause de ce duel, monsieur l'abbé, dites, la cause ?

L'ABBÉ. Une querelle sur l'armée. . .

BETTINA. Une querelle sur l'armée. . . Vous en êtes certain ?

L'ABBÉ. Sauriez-vous autre chose, mademoiselle ?

BETTINA (s'aperçoit qu'elle est allée trop loin). Moi ! non !. . . rien ! . . . Ça doit être ça ! . . . Mais le résultat ? le résultat de la rencontre . . . vous ne brûlez donc pas de le savoir ?

L'ABBÉ. Oui, vous avez raison. . . Qu'est-ce que je fais donc là ? Je prie, c'est vrai . . . cela a peut-être aussi sa petite utilité. . . Mais je pourrais bien le faire de plus près. . . Comme vous êtes donc gentille d'être émue à ce point . . . pour moi ! . . . Mais qui a pu vous apprendre tout cela ? . . .

BETTINA (essayant de sourire). Vous. . . Je vous ai confessé, monsieur le curé.

L'ABBÉ (stupéfait). Hein ? . . . C'est pourtant vrai ! . . . Mais . . . je vous en supplie, silence !

BETTINA. Soyez tranquille. . . Le secret de la confession !

L'ABBÉ. Je cours. . . Et je reviens ! . . .

3 *au supplice = très embarrassé.*

SCÈNE XV

BETTINA, seule, puis MADAME SCOTT

BETTINA. Non ... non ... je ne doute plus ! ... Ce motif invoqué n'est qu'un prétexte... On ne se bat pas avec un ami d'enfance pour une querelle de mots... Il aura appris les prétentions de M. de Lavardens... Et ne pouvant les combattre au grand jour, il a trouvé cette raison... Oh ! je savais bien qu'il m'aimait ! ... Et cet amour qu'il n'a pas osé m'avouer, il me le prouve ! ... Et moi, moi, à l'angoisse que je ressens, ah ! ... j'en suis sûre maintenant, moi aussi, je l'aime ! ... (Avec une sorte de colère douloureuse.) Ah ! Suzie ! ... Pourquoi avoir donné une espérance à ce M. de Lavardens ? ... S'il arrive un malheur, c'est vous qui l'aurez provoqué... (Regardant dans les salons.) C'est elle ! ... Qu'elle ne soupçonne rien ! ...

MADAME SCOTT (entrant.) Là ! Tous nos invités sont partis... (Riant.) Eh bien, Betty, je crois que j'en connaissais encore moins ici qu'à Paris !

BETTINA (très nerveuse). C'est assez naturel ! ... N'est-ce pas madame de Lavardens qui a fait la plus grande partie de vos invitations ? ...

MADAME SCOTT. Certes ! ... Nouvelles venues dans le pays, ... elle nous a fait faire connaissance avec nos voisins...

BETTINA. Elle ordonnait, elle commandait ! ... On aurait juré qu'elle était la maîtresse de la maison.

MADAME SCOTT. Oh ! cela, Betty, c'est de l'ingratitude ; car c'était pour nous rendre service...

6 *au grand jour* = *ouvertement.* — 9 *à* = *par.* — 13 *provoqué* = *causé.*

BETTINA. Ou pour afficher une intimité qui secondait peut-être ses projets.

MADAME SCOTT. Mais puisque vous les repoussez, ces projets !

BETTINA. C'est justement pour cette raison que je suis fâchée de la voir ainsi prendre pied chez nous.

MADAME SCOTT. Que voulez-vous dire ?

BETTINA. Rien. . .

MADAME SCOTT. Voyons. Allez vous reposer, ma chérie, vous êtes un peu nerveuse ce soir. . . La fatigue sans doute. . . Bonsoir !

BETTINA. Bonsoir !

MADAME SCOTT. Comment ! Vous ne m'embrassez pas ? Oh ! mais la rancune est plus grave que je ne croyais. . . Allons, Betty, est-ce que je ne suis plus votre petite maman ? (Elle va à Bettina et l'embrasse.)

BETTINA (s'échappant de ses bras et sortant dans un grand trouble). Bonsoir !

SCÈNE XVI

MADAME SCOTT, puis BETTINA

MADAME SCOTT. Qu'a-t-elle donc ? Je ne l'ai jamais vue ainsi. . . Ce sont les nerfs. . . Il y a de l'orage dans l'air. . . (Roulement de tonnerre.) Oh ! quel déluge ! . . . (Pendant le commencement de ce monologue, les valets ont fermé les auvents des baies et des fenêtres, et éteint lustres et candélabres. Ils se retirent.) Oh ! je suis tout inquiète malgré moi. . . Il faudra que je sache ! Allons ! . . . (Elle va à la porte.) Qui vient donc là dans l'escalier ? . . . Bettina . . . qui redescend ! . . . Elle semble hésiter ! Oh ! cela m'intrigue ! Si j'allais la trouver, la cause de ses nerfs ! . . .

29 *ses nerfs* = *son irritation.*

(Elle se dissimule derrière un rideau baissé de la grande fenêtre de droite. Le jour arrive par les impostes des baies dont les volets sont fermés.)

BETTINA (entrant). Je n'y tiens plus! Oh! je veux savoir!... Il est cinq heures... Son régiment part... Il va défiler le long du mur du parc, sous la terrasse... J'irai!... S'il est en tête de sa batterie, c'est qu'il est sauvé... Et l'adieu qu'il ne m'a pas dit, j'irai le lui porter... S'il n'y est pas... Ah! s'il n'y est pas... Je ne sais pas ce que je ferai! (Devant la grande baie du milieu.) Il faut maintenant ouvrir ce volet...et enlever la grosse barre qui le tient... Ah! je me suis blessée!... (Elle regarde sa main qui a été meurtrie.) Mon mouchoir autour de ma main...et il n'y paraîtra plus... (La barre cède.) Enfin!... (Elle pousse le volet.) Oh! quelle pluie! Comment faire avec ma robe de bal et mes petits souliers de satin?... Ah! là!.... j'ai tout ce qu'il me faut.... Vite... (Elle entre à gauche, dans le vestibule.)

MADAME SCOTT (sortant de sa cachette). Je comprends de moins en moins. La voilà repartie maintenant!... Mais non! Elle s'arrête dans l'antichambre... Elle endosse le grand manteau écossais qu'elle met les jours de pluie pour conduire... Et elle chausse ses petits sabots de jardin... Elle veut donc sortir?... Mais oui!... La voilà qui prend le grand parapluie du valet de pied... (Souriant.) Elle n'est pas coquette! Et elle revient!... (Elle se cache de nouveau.)

BETTINA (rentrant enveloppée dans son manteau écossais, les pieds chaussés de sabots, un grand parapluie d'antichambre à la main). Là! si Suzie me voyait!... Heureusement!... elle dort!... Je n'ai pas le temps... Et maintenant, s'il

2 *les impostes = la partie supérieure.* — 14 *il n'y paraîtra plus = on ne le verra plus.*

ne comprend pas que je l'aime . . . je ne sais vraiment pas ce qu'il lui faut ! Oh ! quelle pluie ! . . . Allons ! (**Elle sort au milieu des rafales de pluie et de vent qui font rage.**)

SCÈNE XVII

MADAME SCOTT (**seule**). Ah ! je saurai la raison de cette équipée. Ce n'est évidemment pas un rendez-vous. . . (**Souriant.**) Avec ce temps-là ! . . . Et puis Bettina n'est pas capable. . . Mais alors, quoi ? Oh ! pour savoir . . . je laisserai faire, à l'américaine, . . . mais je guetterai. . . (**La suivant des yeux.**) La voilà qui se lance en avant ! Pauvre Betty ! Ah ! voilà le grand parapluie retourné. . . Mon Dieu ! Le désastre est complet. . . Elle a perdu un de ses petits sabots. Pauvre sœurette ! Ce n'étaient pas des sabots sérieux ! . . . C'étaient des petits sabots pour le beau temps ! La voici qui semble prêter l'oreille ! Qu'a-t-elle donc entendu ? (**Sonnerie de trompettes dans l'éloignement.**) Les trompettes du régiment d'artillerie ! du régiment de Jean Reynaud ! qui part ! . . . Ah ! Enfin ! je comprends ! . . Mais c'est donc qu'elle l'adore ! (**Le son des trompettes se rapproche.**) Ah ! je m'explique maintenant son irritation contre moi ! Mais aussi pourquoi ne pas parler ? (**Écoutant.**) La sonnerie s'éloigne. . . (**La sonnerie s'éteint peu à peu**). Le régiment passe ! . . . Il est passé ! . . . Je ne la vois plus, elle ! . . . On parle ! . . . Deux voix ! Avec qui donc est-elle ? (**Avec stupeur.**) Ah ! monsieur le curé ! Est-ce donc qu'il est complice ! Ah ! nous allons bien voir. (**Elle retourne se cacher. Bettina et l'abbé paraissent dans l'encadrement de la grande baie du milieu. Bettina, toute défaite, enveloppée dans le manteau à demi relevé, un sabot au pied droit, un soulier**

14 *prêter l'oreille* = *écouter*. — **27** *défaite* = *échevelée*.

trempé à l'autre, appuyée sur le bras de l'abbé, qui l'abrite sous le parapluie retourné. Madame Scott n'a que le temps de se blottir dans sa cachette.)

SCÈNE XVIII

L'ABBÉ, BETTINA, MADAME SCOTT

BETTINA (elle va tomber dans un fauteuil). Vivant ! vivant !

L'ABBÉ. Mais quelle folie, mademoiselle, d'aller par ce temps-là chercher vous-même des nouvelles, puisque je vous avais promis de vous en apporter ! . . . Ah ! tenez, vous êtes trop bonne de vous intéresser ainsi à ce qui nous touche. . .

MADAME SCOTT (à part). Quel ingénu que mon curé !... Il croit que c'est pour lui ! . . .

BETTINA. Alors vous êtes sûr qu'il n'a rien ?

L'ABBÉ. Pas la plus petite égratignure ! Ni son adversaire non plus... M. de Larnac m'a raconté tout le duel !...

MADAME SCOTT (à part, stupéfaite). Le duel ! . . .

L'ABBÉ. Si vous saviez, mademoiselle ! . . . Jean a été un héros, un vrai héros de bravoure et de bonté. . . (Il prend les sabots de Bettina et les porte sous le canapé.)

BETTINA (ardemment). Oh ! dites-moi tout, monsieur l'abbé ! Je veux tout savoir !

MADAME SCOTT (à part). Et moi donc !

L'ABBÉ. Eh bien ! . . . Ils se sont battus . . . à l'épée... Et Jean, mon brave Jean, qui ne voulait pas la mort du pécheur. . . Jean a désarmé trois fois de suite M. de Lavardens. (Naïvement.) Il paraît qu'il a eu tout le mal du monde à ne pas le blesser. . . Enfin, à la troisième fois, un éclair de raison a traversé le cerveau de cet étourdi . . . et, sans relever son arme, il s'est approché de mon fillot ! " Jean, lui a-t-il dit, j'ai été méchant et bête ! . . . Veux-tu

l'oublier? Veux-tu que nous nous embrassions? . . ." Jean a répondu: "Je t'attendais!"

BETTINA (très émue). Oh! c'est bien! c'est très bien!

MADAME SCOTT (se montrant). Oui, c'est très bien! . . . Et vous féliciterez pour moi votre filleul, monsieur l'abbé.

L'ABBÉ. Quoi? madame, vous étiez là! . . .

BETTINA. Et vous avez entendu? . . .

MADAME SCOTT. J'ai fait mieux que d'entendre . . . ma Bettina, j'ai vu. . . (Elle montre le parapluie et le manteau que Bettina a posés sur le fauteuil.) Et j'ai fait mieux encore que de voir . . . j'ai compris. . .

L'ABBÉ (ingénument). Compris! . . . Quoi donc? (Mouvement de Bettina pour arrêter sa sœur.)

BETTINA. Suzie!

MADAME SCOTT (comprenant). . . . Que votre filleul est un brave cœur, monsieur l'abbé. . . Vous le lui direz de notre part à toutes les deux, n'est-ce pas, Bettina?

BETTINA (se jetant dans les bras de sa sœur, moitié riant, moitié pleurant). Ah! maman! maman!

MADAME SCOTT. Jolie maman! qui n'a pas su lire dans le cœur de sa fille! (On entend les cloches au lointain.)

L'ABBÉ. L'angélus! . . . Déjà! . . . Oh! que d'affaires pour un curé! . . . Un bal. . . Un feu d'artifice. . . Et un duel! . . . Et toute une nuit hors de chez moi! Qu'est-ce que va penser Pauline? . . . Mesdames, je vous demande la permission de me retirer!

MADAME SCOTT. Vous ne serez pas fâché de vous coucher, hein, monsieur le curé?

L'ABBÉ. Oh! mesdames! Il est trop tard! Je vais dire ma messe.

ACTE TROISIÈME

L'intérieur du presbytère. — Une salle basse. — A droite, un escalier en bois, montant à une petite galerie qui occupe une partie du fond jusqu'à la gauche. — Au bout de cette galerie, une porte communiquant avec l'église à la hauteur de la place réservée à l'orgue absent. — A droite, au pied de l'escalier, après quelques marches, la porte de la chambre du curé. — Au fond, sous l'escalier, une large fenêtre donnant sur la place du village. — A gauche, porte d'entrée. — A droite, porte donnant sur la salle à manger.

SCÈNE PREMIÈRE

L'ABBÉ CONSTANTIN, puis PAULINE

L'ABBÉ (seul, assis dans un grand fauteuil, relisant une lettre). Plus je relis cette lettre et moins je me l'explique ! (Lisant.) " Mon bien cher parrain, je serai près de vous quelques heures après cette lettre ; mais je voudrais que personne ne sût, ne soupçonnât même mon arrivée à Longueval. Vous entendez, personne, pas même notre brave Pauline. Je vous expliquerai pourquoi je vous demande ce secret, et vous m'approuverez, j'en suis sûr. . ." Un secret, un mystère ! Il va me falloir faire une cachotterie à Pauline. Je ne suis pas bien fort pour cela, moi. . . Elle prétend même que, rien qu'en regardant le bout de mon nez . . . elle voit tout de suite ! . . . Mais quelle singulière chose

1 *basse* = *au rez-de-chaussée.* — 4 *à la hauteur* = *au niveau.* — 18 *faire une cachotterie* = *cacher quelque chose.* — 19 *fort* = *habile.* 21 *voit . . . suite*, sc. *que je lui cache quelque chose.*

que ce mystère ! (Il relit la lettre des yeux. — En ce moment entre Pauline avec précaution par la galerie, sans le voir.)

PAULINE. Là, tout est préparé... Pourvu que M. le curé ne se doute de rien ! Pendant qu'il s'habille dans sa chambre, je vais faire signe à tout notre monde de guetter sa sortie... (Elle descend l'escalier.)

L'ABBÉ. Pauline ! (Il cache précipitamment la lettre dans sa poche, et, pour se donner une contenance, saisit un plumeau laissé sur un meuble et se met à épousseter.)

PAULINE. M. le curé !... Moi qui le croyais dans sa... (Elle prend le coin de son tablier et se met à essuyer, de son côté, la fenêtre près de laquelle elle est arrivée.)

L'ABBÉ (chantonnant en époussetant).

Esprit-Saint, descendez en nous!

PAULINE (même jeu).

Embrasez notre cœur de vos feux les plus doux.

(Elle se retourne du côté de l'abbé.) Tiens !... qu'est-ce que vous faites donc là ? Comment, monsieur le curé, vous époussetez à présent !

L'ABBÉ. Moi ... mais... Pauline !...

PAULINE. Vous allez dire que non peut-être ?

L'ABBÉ. Hein ?... c'est vrai ... je n'avais rien à faire. Alors, pour me distraire ... non, je veux dire pour m'occuper...

PAULINE. Il y avait donc de la poussière ?

L'ABBÉ. Il faut le croire ... puisque, de votre côté, vous étiez là...

PAULINE. C'est vrai... Mais moi, c'est mon affaire, tandis que vous...

L'ABBÉ. Moi ... c'était machinal, purement machinal. Je pensais à autre chose...

27 *là = en train d'épousseter.*

PAULINE. Hum ! monsieur le curé, votre nez remue !...

L'ABBÉ. Je vous assure qu'il est dans son tort. (Il tire son mouchoir et se mouche bruyamment.)

PAULINE (haut, avec intention). Monsieur le curé, vous avez un papier qui va tomber de votre poche...

L'ABBÉ (vivement). Je sais ce que c'est...

PAULINE (à part). Oui ... mais il faudra que, moi, je le sache aussi.

L'ABBÉ. Je vais passer ma douillette.

PAULINE. Il n'est pas trop tôt ... Vous n'en aurez jamais fini... C'est demain l'Assomption ... et tenez, voilà madame Scott qui vient vous prendre pour vous emmener faire la chasse aux pauvres. (A part.) Elle est exacte ! Parfait ! Je veux bien faire des cachotteries pour le bon motif, mais je n'aime pas qu'on m'en fasse !

SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME SCOTT

MADAME SCOTT. Bonjour, monsieur le curé ! Bonjour, Pauline !... Je ne suis pas en retard ! J'en avais une peur !... On m'a fait attendre des nouvelles d'un objet qu'on devait m'envoyer ... et qui est enfin arrivé.

PAULINE (à part). Je comprends...

MADAME SCOTT (qui a échangé avec Pauline un regard d'intelligence, changeant de ton). A propos, je ne vous le disais pas, mon mari aussi est arrivé ... hier soir...

L'ABBÉ. Ah ! M. Scott est de retour ? Et bien portant ?

MADAME SCOTT. A merveille. Seulement, figurez-vous, il y a longtemps que je ne l'avais vu, je ne suis plus

9 *passer* = *mettre.* — 11 *l'Assomption,* August 15th. — 14 *Parfait !* = *Très bien !*

habituée aux barbes américaines... Cela m'a surprise!... Je lui ai dit: "Oh! Richard! non! pas ici! Cela ne vous va pas du tout... ici... cette barbe-là!"

L'ABBÉ. Ah!... Et alors!

MADAME SCOTT. Alors... ce matin... on frappe à ma porte: "Qui est là?... — C'est moi, Richard!... — Entrez." Je regarde sa tête... Il n'en avait plus!...

PAULINE (épouvantée). De tête!

MADAME SCOTT. Non, de barbe. Il l'avait coupée pour m'être agréable... Eh bien!... c'est drôle... cela m'a fait de la peine... Je ne retrouvais plus mon brave Richard!... Mais ça repoussera, n'est-ce pas, monsieur l'abbé, ça repoussera?

L'ABBÉ. Oui, madame, ça repoussera...

MADAME SCOTT. Ah! quel bonheur!... Mais je bavarde, et nous avons à nous occuper de nos clients...

L'ABBÉ. Très volontiers, madame.

MADAME SCOTT (tirant un carnet de sa poche). Tenez!... Voici leur petit carnet... Et très en ordre... Je l'ai recopié moi-même au net, en le séparant en deux colonnes, par Doit et Avoir, comme nous en étions convenus.

L'ABBÉ. Et combien allons-nous pouvoir leur distribuer, à nos clients?

MADAME SCOTT. Vous voulez dire: Combien ont-ils à leur crédit?

L'ABBÉ. Oui. A leur crédit? Quel est le solde en caisse? Vous voyez que je commence à connaître les termes.

MADAME SCOTT. C'est très bien! Dix-huit cents francs, monsieur l'abbé.

L'ABBÉ. Comment, dix-huit cents francs! Mais à la

16 *nos clients* = *nos pauvres.*

dernière distribution, il y a un mois, nous n'avions que onze cents francs... Nous en avons réparti cinq cents... et il en reste dix-huit cents?... Ce n'est pas possible... J'ai un caissier infidèle...

MADAME SCOTT (embarrassée). Non, monsieur l'abbé! Seulement, voyez-vous, ce sont les intérêts... les intérêts composés!..

L'ABBÉ. Composés... par la bonne main que voilà, n'est-ce pas, madame?... C'est la multiplication des pains... et c'est vous qui avez fait ce miracle-là...

MADAME SCOTT (souriant). Il faut bien faire quelque chose...

PAULINE. Allons! allons! monsieur le curé, il est bientôt trois heures... Vous avez à préparer tout le service de demain....

L'ABBÉ (à part). Et à être revenu pour l'arrivée de mon Jean. (Haut.) Une minute, madame, et je suis à vous... Le temps de mettre mon chapeau et ma douillette. (Il monte l'escalier conduisant à sa chambre, dans laquelle il rentre.)

SCÈNE III

MADAME SCOTT, PAULINE, puis L'ABBÉ

PAULINE. Ça y est.. le voici dans sa chambre...

MADAME SCOTT. Alors, il ne soupçonne rien?

PAULINE. Absolument rien.

MADAME SCOTT. Et notre surprise lui fera plaisir, hein?

PAULINE. Plaisir! c'est-à-dire que si on pouvait être malade de bonheur, je n'aurais qu'à aller chercher le méde-

17 *à vous = à votre disposition.*

cin. Songez donc ... un orgue! Ce fameux orgue que madame la marquise avait promis à notre église ... vous allez le lui donner! ... Ah! madame, vous pouvez dire que de toutes les bonnes idées que vous avez eues depuis deux mois ... voilà la meilleure!

MADAME SCOTT. Ce n'est pas à moi qu'en revient l'honneur.

PAULINE. A qui donc?

MADAME SCOTT. A Betty, à ma sœur. Mais nous avons tous voulu y participer. Nous nous sommes réparti les rôles. Moi, j'ai offert l'instrument. C'est madame de Lavardens qui en jouera demain à la grand'messe... Quant à M. de Larnac, c'est lui qui a fait venir l'orgue, en secret... L'instrument a été transporté de nuit et remisé dans la grange du père Mathieu... M. de Larnac attend, pour le faire enlever, que vous puissiez faire ouvrir la grande porte de l'église à ses hommes.

PAULINE. Bon! Dès que vous aurez emmené M. le curé, je monte...

MADAME SCOTT (à la fenêtre). Tenez, le voyez-vous, M. de Larnac sur la place, devant la mairie? ...

PAULINE. Oui... Il a l'air de se promener.

MADAME SCOTT. Il attend mon signal, et va guetter notre sortie. (Elle agite son mouchoir à la fenêtre.) Oui ... oui... Il me répond en agitant, lui aussi, son mouchoir. Il a compris...

PAULINE. Monsieur le curé ... hum! ... hum! ... (Madame Scott se dégage vivement de la fenêtre.)

L'ABBÉ (rentrant avec son chapeau à larges bords et sa douillette, et faisant mine d'aller à la fenêtre). J'ai pris mon parapluie! Quel temps fait-il?

30 *faisant mine* = *feignant.*

MADAME SCOTT (vivement). Oh ! un temps superbe, monsieur le curé. . .

PAULINE (l'arrêtant). Sans soin que vous êtes . . . une tache sur votre douillette. . .

L'ABBÉ. Une tache sur ma douillette neuve ! Otez-la vite, Pauline, ôtez-la vite. (Elle lui gratte de l'ongle une tache imaginaire.)

PAULINE. Là ! Il n'y paraît plus. . . Sauvez-vous, maintenant !

MADAME SCOTT. Au revoir, Pauline.

L'ABBÉ (à part). J'espère que j'ai bien suivi les instructions de Jean ! Personne ne soupçonne son retour. (A madame Scott qui l'appelle.) Me voici, madame, me voici ! (Il sort avec madame Scott, — un temps — on les voit, par la grande fenêtre du fond, passer tous deux sur la place.)

SCÈNE IV

PAULINE, MADAME DE LAVARDENS, puis PAUL

PAULINE (qui guette). Voilà M. de Larnac en route, avec Bernard et son corps d'armée. . . Vite à mon poste ! que je leur ouvre la porte ! Ce parpaillot de Bernard installant un orgue dans notre église ! . . . Ça, c'est une conquête. (Elle gravit l'escalier. Quand elle est sur la galerie, madame de Lavardens paraît en bas.) Ah ! madame la comtesse. . .

MADAME DE LAVARDENS. Eh bien ! Pauline, l'objet est-il en place ?

PAULINE. Dans une petite heure, ou à peu près, madame la comtesse pourra l'essayer.

MADAME DE LAVARDENS. Pas de danger que M. le curé rentre pendant ce temps-là ?

3 *Sans soin = négligent.* — 8 *Il n'y paraît plus = elle a disparu.* 14 *un temps = un moment de silence.* — 19 *parpaillot = hérétique.*

PAULINE. Tout est prévu.

MADAME DE LAVARDENS. Pressez tout de même votre monde... (Pauline disparaît en haut. Paul, qui suit sa mère, paraît en bas.)

SCÈNE V

MADAME DE LAVARDENS, PAUL

PAUL (entrant). Tu sais, maman, si on a besoin d'un homme fort! Présent!

MADAME DE LAVARDENS. Modère un instant ton ardeur. Tu penses bien que ce n'est pas pour assister à la pose d'un orgue que je t'ai amené ici?

PAUL. Tiens!... Tu m'avais dit...

MADAME DE LAVARDENS. Chut!... Il y a du nouveau!...

PAUL (à part). Oh oui! il y en a!

MADAME DE LAVARDENS (brusquement). Miss Bettina t'aime...

PAUL. Moi!...

MADAME DE LAVARDENS. Je le sais...

PAUL. Par qui?

MADAME DE LAVARDENS. Par sa sœur.

PAUL. Voyons, maman, tu es la meilleure des femmes... Mais tu as des illusions...

MADAME DE LAVARDENS. Je te dis que j'ai causé avec madame Scott... au sujet de ce duel absurde, qui pouvait tout compromettre,... et dont j'ai su me servir habilement dans ton intérêt...

PAUL. Comment?

MADAME DE LAVARDENS. Je lui ai dit que ton amour pour miss Bettina t'avait rendu jaloux de tous ceux qui l'approchaient...

PAUL. Hein ?

MADAME DE LAVARDENS. C'est ainsi que tu avais cru t'apercevoir que Jean . . . (Riant.) ce pauvre Jean, qui n'en peut mais . . . était amoureux d'elle. . . C'était bien invraisemblable, un pauvre petit officier de fortune. . .

PAUL. En effet, maman, tu savais bien que ce n'était pas vrai ! . . .

MADAME DE LAVARDENS. Certainement. . . Mais j'avais bien le droit d'utiliser, pour mes projets, le danger que tu avais couru. . . Le sang de mon fils ! . . .

PAUL (très piteusement). Mais, maman, il n'a pas coulé !

MADAME DE LAVARDENS. Il pouvait couler ! . . . Si tu n'avais pas héroïquement tendu la main à ton adversaire ! . . .

PAUL. Et alors, que t'a dit madame Scott ? . . .

MADAME DE LAVARDENS. Eh bien . . . elle a été frappée de cette révélation. . . Et elle a fini, avec bien des circonlocutions, par me laisser entendre que. . . Bettina . . . pourrait bien aimer quelqu'un !

PAUL. Et tu en as conclu. . .

MADAME DE LAVARDENS. Que c'était toi ! . . . Qui voudrais-tu que ce fût ?

PAUL (à part.) C'est beau, l'amour maternel ! (Haut.) Et alors ?

MADAME DE LAVARDENS. Alors, comme il est dit que ta mère sera forcée de tout faire pour toi . . . voici l'idée . . . considérable, qui m'est venue. . . Miss Bettina est du fameux complot de l'orgue. Elle va venir tout à l'heure assister à l'essai que je dois faire de l'instrument. . . Je lui ai dit que j'avais besoin d'elle . . . vois comme c'est ingénieux . . . pour me tourner les pages ! . . . Elle te trouvera là. . . Et tu lui tourneras la tête ! . . .

3 *qui n'en peut mais = qui est complètement innocent.*

PAUL (à part). A moins qu'elle ne me tourne le dos. (Haut.) Mais maman ! . . .

MADAME DE LAVARDENS. Je sais ce que je dis. Ces petites Américaines, c'est plus romanesque qu'on ne se le figure. (Lyriquement.) Le presbytère, c'est l'antichambre de l'église ; et tu ne saurais trouver de cadre plus heureux, car c'est aux pieds des autels que se jurent les éternelles amours ! . . .

PAUL. Tu es sûre qu'elle va venir? . . .

MADAME DE LAVARDENS. Il y a un mois, je te disais : "Fais-toi aimer" ! . . . Aujourd'hui je te dis : "Elle t'adore ! . . ." Allons, c'est convenu !

PAUL. C'est convenu !

MADAME DE LAVARDENS (gravissant la galerie). Je vais essayer l'harmonium. . . (Du haut de la galerie.) Et, courage, mon fieu ! La meilleure des mères veille sur toi ! . . . (Elle sort par la petite porte. Paul reste un moment seul en scène, avant l'arrivée de Bettina.)

SCÈNE VI

PAUL seul, puis BETTINA, MADAME DE LAVARDENS

PAUL. Miss Bettina m'aimer ! . . . Pauvre maman ! . . . quand elle a une idée ! . . . Enfin, qu'elle veille sur moi . . . parfait ! Mais qu'elle n'écoute pas aux portes, parce que, dame ! . . . J'ai eu beau lui promettre. . . Oh ! ma future ! . . .

BETTINA (entrant). Eh bien ! monsieur de Lavardens ! . .

PAUL. Eh bien ! mademoiselle, tout a parfaitement marché.

BETTINA. Bravo ! mais madame votre mère devait être ici, il me semble.

PAUL. Maman ! . . . Elle est dans l'orgue, mademoi-

selle... Quand je dis dans l'orgue, je veux dire devant l'orgue ... car elle se prépare à l'essayer...

BETTINA. Alors, je vais la retrouver!...

PAUL. Pardon, mademoiselle, j'aurais, si vous voulez bien, un mot, un tout petit mot à vous dire. (A part.) Mon Dieu, c'est par acquit de conscience.

BETTINA. Je vous écoute, monsieur.

PAUL. Mademoiselle, aimez-vous la franchise?

BETTINA. Oh! monsieur, la franchise, voyez-vous, il n'y a que ça.

PAUL. C'est votre avis, n'est-ce pas?... Ah! bien! nous allons en faire, de la franchise!... Hum! mademoiselle, est-il admissible qu'une jeune fille comme vous puisse avoir un sentiment ... bienveillant pour un bonhomme comme moi?

BETTINA (à part.) La drôle de question! (Haut.) De la bienveillance?... Monsieur Paul, oui certes ... de l'indulgence même...

PAUL. Mais c'est que ... par bienveillance j'entends ... peut-être un sentiment ... un peu plus ... accentué ... comme qui dirait enfin ... un peu d'affection.

BETTINA (surprise). De l'affection!

PAUL. ... Pouvant même confiner... (A part.) tant pis! (Haut.) à de l'amour!...

BETTINA. De l'amour?

PAUL (à part). Ça y est...

BETTINA (éclatant de rire). Ah! ah! ma foi, monsieur Paul, je ne pourrais pas vous dire ... c'est une idée qui ne m'est jamais venue!

PAUL. Jamais?

6 *par acquit de conscience* = *pour satisfaire ma conscience.* — **9** *il n'y a que ça* = *c'est tout.* — **12** *faire* = *montrer.* = **21** *qui* = *on.* **26** *Ça y est* = *le mot est lâché.*

BETTINA. Jamais ! jamais ! jamais !

PAUL. Quel bonheur ! . . . non ! Je veux dire. . . Eh bien si, je dis bien ! quel bonheur ! Vous ne m'aimez pas . . . vous êtes adorable ! . . . Je le savais bien, moi, qu'une jeune fille . . . comme vous . . . ne pouvait pas aimer un polichinelle . . . comme moi ! Ce n'était pas possible ! . . .

BETTINA. Alors, ça vous fait plaisir ?

PAUL. Énormément, mademoiselle !

BETTINA. Eh bien ! vous n'êtes pas banal, vous !

PAUL. Miss Bettina, j'ai eu l'honneur de vous apprendre tout à l'heure que j'étais un drôle de bonhomme. . . Mais, au fond, je ne suis peut-être pas tout à fait un méchant diable !

BETTINA. Mais, je le crois, monsieur Paul. . .

PAUL. Vrai ?

BETTINA. Je le crois sincèrement, je vous assure.

PAUL. Je vous remercie. Et vous me faites plaisir, bien plaisir, en me parlant ainsi ! . . . car il y a eu un moment, dans ma vie, où j'en étais venu à douter de moi-même.

BETTINA. Je ne vous comprends pas, monsieur Paul.

PAUL. Vous allez me comprendre. . . Saviez-vous qu'on a voulu nous marier ?

BETTINA. Nous marier . . . ensemble . . . nous deux ? . . .

PAUL (finement). Oh ! vous avez l'air trop surpris, vous . . . vous le saviez ! (Bettina sourit.) Et savez-vous ce qui est résulté de ce beau projet ? . . . Voyons, nous avons dit que nous aimions la franchise, hein ?

BETTINA. Eh bien ! oui, je le sais. . .

PAUL. Alors, mademoiselle, laissez-moi vous demander pardon à genoux de ma conduite avec Jean . . . pardon de n'avoir pas compris que je ne pouvais prétendre à votre

main . . . et que lui seul avait le droit d'y aspirer . . . lui qui vous aime ! (Madame de Lavardens paraît en haut de la galerie; elle aperçoit Paul aux pieds de Bettina qui, sans parler, tient sa main sur son cœur, comme pour comprimer son émotion.)

MADAME DE LAVARDENS (à part). A ses genoux, bravo !

PAUL (qui ne la voit pas). Jamais, mademoiselle, vous ne trouverez meilleur et plus digne de vous ! Jamais personne pour vous aimer d'un cœur plus fidèle, plus loyal et plus tendre ! Jamais personne, entendez-vous !

BETTINA (simplement). Je le crois. . .

MADAME DE LAVARDENS (rayonnante, à part). Elle a parlé ! Ne les dérangeons pas ! (Elle disparaît.)

PAUL (se relevant). Eh bien ! voyez-vous, mademoiselle, il faut l'aimer.

BETTINA (finement). Croyez-vous ?

PAUL (comprenant). Ah ! bon ! je suis en retard. . . Eh bien ! cet amour dont je viens de vous arracher l'aveu . . . sans douleur . . . cet amour court un danger grave. . .

BETTINA. Vous m'effrayez ? Que savez-vous donc ?

PAUL. Voilà ! Depuis son départ pour le camp, Jean n'avait écrit que quelques courtes lettres à son parrain . . . et, dans ces lettres, pas un mot de moi, ni pour moi. . .

BETTINA (à part). Ni pour moi, hélas !

PAUL. Ma foi, avant-hier, je n'ai pu y tenir. Le chagrin m'a pris, et je suis parti pour le camp de Cercottes. Jean n'y était pas !

BETTINA. Où était-il ?

PAUL. C'est ce que j'ai demandé à ses camarades. . .

18 *douleur = difficulté*. This allusion, to which a French audience would at once respond, is to the loud promises made in public squares by traveling quacks when trying to allure persons having the toothache: "Je suis le célèbre chirurgien-dentiste X . . . dont la spécialité consiste à *arracher* les dents . . . sans gaz, sans instrument, *sans douleur ! ! !*"

Et comme ils m'aiment beaucoup, ses camarades... ils m'ont appris une grave nouvelle...

BETTINA. Quelle nouvelle ! Parlez donc ?

PAUL. Si Jean n'était pas à Cercottes, c'est qu'il était à Paris ! Et savez-vous pourquoi ? Pour le changement de régiment qu'il a demandé... il veut partir pour la Tunisie !

BETTINA (fermant les yeux et se cramponnant à un meuble). Ah ! mon Dieu !

PAUL. Vous comprenez... C'est clair... Il veut fuir, le poltron ! et emporter avec lui son secret... Le laisserons-nous faire ?

BETTINA. Mais comment l'empêcher ?

PAUL. Ah çà ! je n'en sais rien, mademoiselle. Mais vous êtes femme et vous aimez... Vous êtes par conséquent deux fois plus habile que le plus malin. On veut vous voler votre bonheur, défendez-le.

BETTINA (pensive). J'essaierai !

PAUL (à part). Ce n'est peut-être pas tout à fait dans les idées de maman ce que j'ai fait là !

BETTINA. Mais où, quand le verrai-je ? Reviendra-t-il seulement ici avant de partir ?

PAUL. Oh ! s'il ne veut plus vous voir, il est impossible qu'il ne vienne pas embrasser son parrain.

BETTINA. Oui... Peut-être... Mais ce n'est pas sûr... Enfin... Je peux compter sur vous, monsieur Paul ?

PAUL. Corps et âme, mademoiselle...

BETTINA (lui tendant la main). En signe d'alliance, alors ?

PAUL (baisant la main qu'elle lui tend). Ah ! mademoiselle. (A part.) Ce n'est peut-être pas non plus comme ça que maman comprenait l'alliance... Ma foi ! tant pis, je me sens meilleur...

PAULINE (paraissant). Oh ! le cachottier que ce Jean ! Et le cachottier aussi que M. le curé !

SCÈNE VII

LES MÊMES, PAULINE

PAUL. Bonjour, mademoiselle Pauline.

PAULINE (d'un ton sec). Votre servante, monsieur (A part.) Je ne peux plus le voir, celui-là, depuis son affaire avec Jean.

PAUL (avec une gravité comique). Mademoiselle Pauline! il y a quelquefois des gens qui valent mieux qu'ils n'en ont l'air! (D'un air mystérieux.) On le saura!

PAULINE (plus sèchement encore.) Qu'ils le prouvent!

PAUL (dramatique). On le saura! (Changeant de ton, très gaîment.) Bonjour, mademoiselle Pauline. (Il sort.)

PAULINE (à part). C'était donc là le sujet de la lettre que M. le curé cachait avec tant de soin! (Haut, à Bettina.) Figurez-vous, mademoiselle, que notre Jean revient tout à coup...

BETTINA (émue). M. Jean!

PAULINE (continuant). Il aura voulu nous faire une surprise à tous ... et il n'a prévenu que son parrain... Je viens de le voir tourner le mur de l'enclos. Il est allé mettre son cheval à l'écurie, il sera ici avant cinq minutes.

BETTINA. Ah! il sera ici... Adieu, ma bonne Pauline!

PAULINE. Vous ne l'attendez pas?

BETTINA (très troublée). Non. . . Je suis obligée de ... (A part). Ah! Suzie ... Suzie.... inspirez-moi! (Elle sort).

PAULINE (seule). Quant à ce sournois de Jean, je lui laverai la tête. Ah! tu te méfies de ta vieille Pauline, toi? (Elle sort en maugréant entre ses dents. — Un silence. — La porte de droite s'ouvre. Jean paraît).

8 *On le saura! = nous verrons.* — **25** *je lui laverai la tête = je le réprimanderai.*

SCÈNE VIII

JEAN, puis L'ABBÉ.

JEAN. Personne ne m'a vu entrer! Pauvre parrain! quel chagrin je vais lui faire!... quel coup pour lui!... Et pour moi!... Ma vie autrefois était là!... Où sera-t-elle maintenant? Et que deviendrai-je avec ce souvenir? (Relisant une lettre qu'il a sur lui.) Voilà le seul billet que j'aie reçu d'elle!... Bien insignifiants, ces mots... et quand je pense que c'est sa main qui les a tracés, ils me sont plus précieux que tout au monde... (Lisant). "Voulez-vous avoir la bonté de remettre au porteur le livre dont vous m'avez parlé hier soir? Il sera peut-être un peu sérieux pour moi... Je voudrais pourtant essayer de le lire. A tout à l'heure. Venez le plus tôt possible. *Bettina.*"

L'ABBÉ (entrant). Jean!

JEAN (l'embrassant). Mon parrain.

L'ABBÉ. Laisse-moi te regarder... Si tu savais comme ces vingt jours m'ont semblé longs! Oh! nous ne nous quitterons plus de longtemps, n'est-ce pas, mon Jean?

JEAN (avec embarras). Pardonnez-moi, mon parrain; mais c'est justement là le sujet de ma lettre...

L'ABBÉ. Elle m'a inquiété ta lettre, Jean... De quoi s'agit-il?

JEAN. D'une chose qui va vous chagriner... et qui me chagrine aussi. Je viens vous faire mes adieux.

L'ABBÉ. Tes adieux! Lorsque tu es à peine revenu!

JEAN. Je repars.

L'ABBÉ. Quand cela?

JEAN. Tout de suite.

13 ***A tout à l'heure*** ***= j'espère vous voir tout à l'heure.*** — **18** ***de =*** ***avant*** — **22** ***s'agit-il? = est-il question?***

L'ABBÉ. Et tu vas ?

JEAN. A Paris ! . . .

L'ABBÉ. Il se passe quelque chose. . . . Pourquoi vas-tu à Paris ?

JEAN. J'aurais voulu ne pas vous le dire . . . mais vous avez le droit de le savoir. . . Je vais à Paris pour demander à être envoyé dans un autre régiment.

L'ABBÉ. Tu veux quitter Souvigny ? . . .

JEAN. Oui, précisément, quitter Souvigny. . . Oh ! pour quelque temps . . . pour peu de temps. . . Mais enfin quitter Souvigny. . . C'est cela qui est nécessaire, c'est cela que je veux !

L'ABBÉ. Et moi . . . tu ne penses donc pas à moi ? Pour peu de temps ! . . . Mais c'est ce qui me reste à vivre, peu de temps. Pendant mes derniers jours, c'était mon bonheur de te sentir là, près de moi, . . . et tu t'en irais, Jean ! Oh non ! Attends que je sois allé retrouver, là, à côté, et ton père et ta mère. . . Ne t'en va pas, Jean, ne t'en va pas !

JEAN. Si vous m'aimez, mon parrain, ne me le demandez pas. . . C'est le devoir, c'est l'honneur qui m'obligent à partir.

L'ABBÉ. Je ne dis plus rien. Je t'ai toujours connu bon juge de ton devoir . . . bon juge de ton honneur . . . et je t'ai prouvé que je savais me soumettre.

JEAN (éclatant). Mon parrain, je vous trompe, et je veux tout vous dire ! . . . Ce n'est pas pour quelque temps que je veux partir, c'est pour toujours. . . Ce n'est pas à Paris que je veux aller. . . C'est loin, bien loin, en Tunisie . . . plus loin encore, si c'est possible ! Oui, il vaut mieux que vous sachiez tout ! . . . Vous restez ici, vous. . . Vous retournerez au château, vous la reverrez, elle !

L'ABBÉ. Qui, elle ?

JEAN. Celle que j'adore... comme un désespéré, comme un fou... Bettina!...

L'ABBÉ. Oh! mon pauvre enfant!

JEAN. Pardonnez-moi de vous parler de ces choses, mais vous êtes mon père, n'est-ce pas? Et je vous les dis comme je les lui dirais... Et puis... je n'ai jamais pu en parler à personne... et cela m'étouffait! Oui, je le sais bien, c'est une folie, qui peu à peu s'est emparée de moi...

L'ABBÉ. Mais enfin, comment cela t'est-il arrivé donc?

JEAN. Mon Dieu, c'est ici même dans le jardin que cela a commencé... Vous savez... quand elle est venue avec sa sœur... son aumône pour les pauvres... ses cheveux qui se sont défaits... et le dîner... et la soirée... et leurs chants!... Puis il m'a été permis de la voir librement... familièrement... et vous-même, sans cesse, me parliez d'elle. Que de fois vous m'avez dit qu'il n'y avait rien de meilleur au monde!

L'ABBÉ. Et je le pensais... Et je le pense encore... Enfin, que veux-tu, mon fils? si ça te fait du mal de la voir, de vivre près d'elle, va-t'en... Et cependant... (Moment de silence.) Si tu savais comme elle me parlait toujours de toi!

JEAN. De moi?

L'ABBÉ. Oui... Elle était curieuse de savoir comment tu vivais. Elle me demandait de lui expliquer ce que c'était que l'existence d'un soldat. C'est extraordinaire... depuis que tu m'as dit cela, il se fait dans ma tête tout un travail de souvenirs! Tiens! Cette nuit où tu t'es battu, elle m'a interrogé... et si tu avais été témoin de son émotion en apprenant la nouvelle... et aussi de sa joie, quand elle a su que tu n'étais pas blessé... que dis-je, quand elle

17 *rien = personne.* — 19 *que veux-tu? = que faire?*

a su ? . . . quand elle a vu ! . . . car elle avait couru, sous la pluie, en robe de bal, pour voir si tu étais là, sain et sauf, devant ta batterie !

JEAN (avidement). C'était pour cela ?

L'ABBÉ. Tu n'avais pas compris ? . . . bêta, va ! . . . Moi non plus, du reste . . . mais je comprends, maintenant. . . Et sais-tu ce que je crois. . . Le sais-tu ?

JEAN (éperdu). Il ne faut pas croire cela, mon parrain, il ne le faut pas ! . . .

L'ABBÉ. Je crois qu'elle t'aime !

JEAN (un silence, puis il se jette dans les bras de l'abbé). Ah ! mon parrain, que je suis malheureux !

L'ABBÉ (très simple). Mais alors . . . je ne comprends pas . . . si tu l'aimes, Jean, si elle t'aime !

JEAN. C'est à cause de cela surtout qu'il faut que je parte ! S'il n'y avait que moi . . . si j'étais certain qu'elle ne s'est pas aperçue de son amour, certain qu'elle n'en a pas été attendrie, je resterais, rien que pour la douceur de la voir, et je l'aimerais de loin, sans espérance, rien que pour le bonheur de l'aimer. . . Mais non, elle a bien compris . . . et loin de me décourager. . . Enfin . . . voilà ce qui m'oblige à partir !

L'ABBÉ. Je ne comprends plus du tout. Je sais bien que nous parlons là de choses où je ne suis pas grand clerc. . . Mais enfin, vous êtes tous les deux bons, jeunes et charmants. Tu l'aimes . . . elle t'aimerait . . . et vous ne pourriez pas ! . . .

JEAN. Et son argent ! mon parrain, et son argent !

L'ABBÉ. Qu'importe son argent ? Est-ce à cause de son argent que tu l'as aimée ? C'est plutôt malgré son argent. Ta conscience, mon Jean, sera bien en paix à cet égard.

JEAN. Cela ne suffit pas.

25 *grand clerc = bon juge.*

L'ABBÉ. Parmi ceux qui te connaissent, qui donc pourrait douter de toi ?

JEAN. Qui ? . . . (S'arrêtant.) Et puis, tenez, mon parrain, il y a autre chose encore, autre chose d'aussi sérieux et de plus grave. Je ne suis pas le mari qui lui convient.

L'ABBÉ. Et quel autre plus digne ? . . .

JEAN. Il ne s'agit pas de rechercher ce que je vaux, moi ! Il s'agit de se demander ce que doit être sa vie, à elle. . . Voyez-vous, mon parrain, à miss Bettina il faut un mari brillant, mondain, un mari qui n'ait d'autre souci que de faire de son existence une fête perpétuelle. . . Je ne peux, je ne veux pas être ce mari-là. Je suis soldat, et je veux rester soldat ! car la patrie peut avoir besoin de tous ceux qui ont à la servir utilement, et je crois être de ceux-là. Et si les hasards de ma carrière m'envoient, un jour, dans quelque coin des Alpes, ou dans un village perdu de l'Algérie . . . ou ailleurs. . . puis-je lui commander de me suivre . . . ou de m'attendre ? . . . Puis-je la condamner à cette existence de femme de soldat, qui est en somme un peu l'existence du soldat. . . Pensez à la vie qu'elle mène aujourd'hui, à tout ce luxe, à tous ces plaisirs ? Réfléchissez . . . jugez . . comparez . . . et répondez.

L'ABBÉ (après une pause). Oui . . . tu as raison ! . . . Cela est plus sérieux que la question d'argent.

JEAN. Tellement sérieux qu'il n'y a pas à hésiter. J'en souffrirai beaucoup, mais je ne dois plus la revoir. (Sanglotant.) Je ne dois plus la revoir !

L'ABBÉ. Te voir malheureux, mon pauvre enfant ! . . . qu'une telle douleur tombe sur toi, cela est trop cruel ! . . . Et n'y pouvoir rien . . . rien ! . . . (On frappe légèrement à la porte.) On frappe ! Oh ! n'aie pas peur, Jean, je vais renvoyer.

JEAN (voyant Bettina). Elle ! . . .

16 *perdu* = *lointain*. — 30 *rien*, sc. *faire*.

SCÈNE IX

LES MÊMES, BETTINA.

BETTINA (allant droit à l'abbé). Monsieur le curé, je viens vous prier de vouloir bien entendre ma confession . . . oui, ma confession. Restez, monsieur Jean, je parlerai très volontiers devant vous. Et cela sera bien mieux ainsi. Voulez-vous ?

L'ABBÉ (surpris). Je suis à vos ordres, mademoiselle.

BETTINA. Je vous dirai d'abord, monsieur le curé, que ma sœur Suzie et son mari savent ce que je viens faire ici, et qu'ils l'approuvent.

L'ABBÉ. Je n'en doute pas, mademoiselle. . . Parlez.

BETTINA. Monsieur le curé, parmi tous les hommes qui s'efforcent de me faire entendre, chaque jour, qu'ils m'aiment, il est un homme qui, depuis deux mois, a fait tout ce qu'il a pu pour me cacher qu'il m'aimait. Mais cet homme, je n'en doute pas, il m'aime... Jean, n'est-ce pas ? . . . vous m'aimez ?

JEAN (à voix basse, comme honteux de lui-même). Oui . . . je vous aime.

BETTINA. Je le savais bien, mais j'avais besoin de l'entendre . . . de me le faire dire. . . Et maintenant, Jean, je vous en conjure, ne prononcez plus un seul mot. Je ne pourrais vous dire ce que je tiens absolument à vous dire. (Jean s'incline, elle continue avec un enjouement un peu forcé.) Mon Dieu, monsieur le curé, je ne vous accuse certainement pas de ce qui est arrivé, mais pourtant tout cela est un peu . . . votre faute !

L'ABBÉ. Ma faute, mademoiselle ! (A part.) Elle aussi !

BETTINA. Oui, votre faute. Je suis certaine que vous

23 *tiens absolument à = désire absolument.*

avez dit à M. Jean beaucoup de bien de moi . . . beaucoup trop. . . Sans cela, peut-être, n'aurait-il pas songé. . . Et en même temps, à moi, vous me disiez beaucoup de bien de lui . . . pas trop, non . . . mais enfin, beaucoup ! . . . Alors, moi, j'avais tant de confiance en vous que j'ai commencé à le regarder avec un peu plus d'attention, à le comparer avec tous ceux qui, depuis un an, avaient demandé ma main. Et il m'a paru qu'il leur était, de toute manière, absolument supérieur. Enfin, il est arrivé qu'un certain jour, ou plutôt une certaine nuit, que je me rappellerai toujours, je me suis aperçue que, moi aussi, je . . . (**Mouvement de Jean.**) Jean, écoutez-moi. Je ne veux pas d'une réponse arrachée à votre émotion. . . Si vous devez m'épouser, je ne veux pas que ce soit seulement par amour, je veux que ce soit aussi par raison. . . Je sais à quoi je m'engagerais en devenant votre femme ; je connais votre vie, je sais par quel saint souvenir vous êtes soldat, je sais quels devoirs, quels sacrifices vous pouvez entrevoir dans l'avenir. . . Jean, n'en doutez pas, je ne vous détournerai d'aucun de ces devoirs, d'aucun de ces sacrifices. Jamais, entendez-vous bien, jamais je ne vous demanderai d'abandonner votre carrière. . . Je vous aime . . . et je vous veux tel que vous êtes. . . Quand je pourrai vous suivre, je vous suivrai. Partout où vous serez, sera mon bonheur. Et si le jour arrive où vous devrez partir seul . . . eh bien ! ce jour-là, Jean, je vous promets d'avoir du courage, pour ne pas vous enlever votre courage, à vous. . . Et maintenant, monsieur le curé, ce n'est pas à lui que je m'adresse; je veux que ce soit vous qui me répondiez . . . dites ! S'il m'aime et s'il me sent digne de lui . . . ne doit-il pas accepter d'être mon mari ?

2 ***n'aurait-il pas* = *il n'aurait pas.***

L'ABBÉ (très grave). Jean, épouse-la... C'est ton devoir, et ce sera ton bonheur.

BETTINA (se jetant dans ses bras). Ah ! monsieur le curé ! . . . (Relevant la tête, très anxieuse, et désignant Jean). Mais lui, lui ! il ne dit rien.

JEAN (éclatant). Ah ! je n'ai plus la force de lutter ! . . . Tout mon orgueil s'humilie ; et en vous le sacrifiant, je vous prouve que vous m'êtes plus chère que tout au monde.

SCÈNE X

LES MÊMES, MADAME SCOTT, puis MADAME DE LAVARDENS, puis PAUL, DE LARNAC, et BERNARD avec PAULINE.

MADAME SCOTT (qui a paru depuis quelques instants, s'avance et désignant Bettina et Jean à l'abbé). Unissez-les, monsieur le curé. Ils sont dignes l'un de l'autre. Jean est fier et vaillant ! . . . Et quant à Bettina, elle est d'une famille où l'on sait conquérir son bonheur soi-même. Eh ! eh ! . . . (Souriant.) Le bon exemple. (Le curé réunit les mains de Jean et de Bettina, et, pendant que les deux jeunes gens se tiennent courbés sous la bénédiction du prêtre, on entend le son de l'orgue qui s'élève très doux dans l'église. Les têtes de Larnac et de Paul se montrent à gauche ; celles de Pauline et de Bernard à droite, épiant la surprise du curé. Celui-ci écoute comme en extase.)

L'ABBÉ. L'orgue ! . . . Oh ! le vœu de la chère dame de Longueval. . . (Il regarde autour de lui et ses yeux rencontrent ceux de madame Scott.) Ah ! c'est vous qui l'avez accompli...

MADAME SCOTT (simplement). Quand une idée est bonne, n'est-ce pas ? . . .

L'ABBÉ. Mais qui . . . qui vient d'éveiller ces accents dans ma pauvre église !

25 *Quand . . . bonne,* sc. *il faut la réaliser.*

